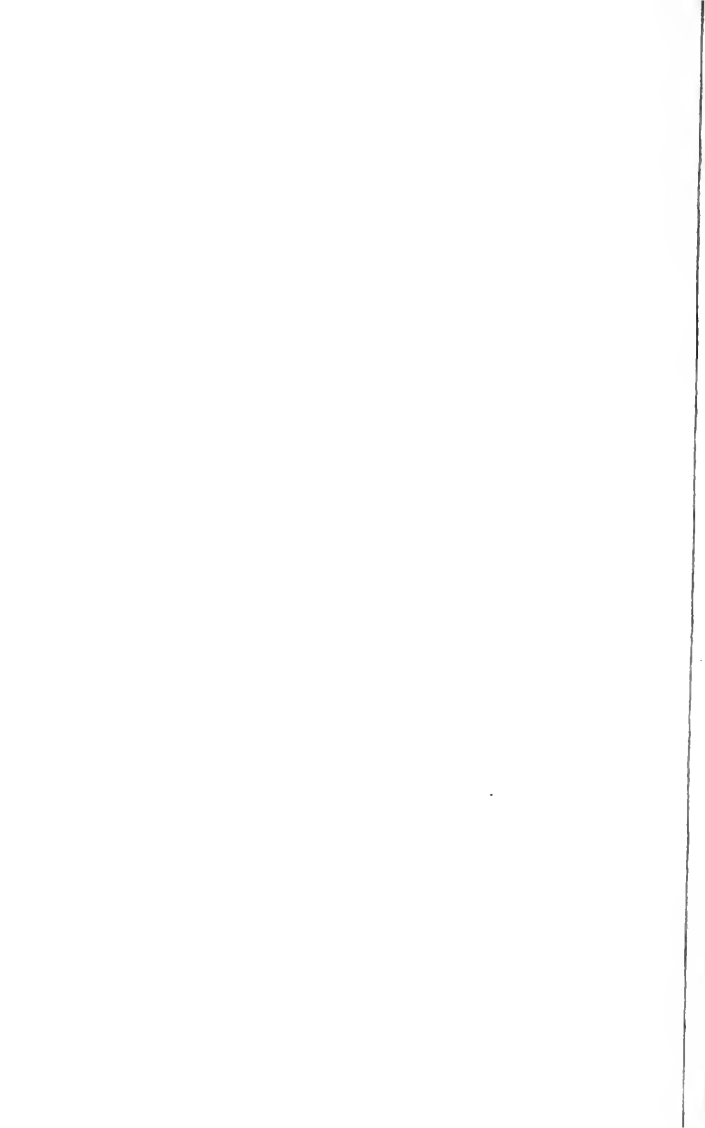


U d'of OTTAWA



39003003328373



Digitized by the Internet Archive  
in 2010 with funding from  
University of Ottawa



# LES AMOURS DE MARIE

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

*Cinq exemplaires sur chine, numérotés de 1 à 5; dix exemplaires sur japon impérial, numérotés de 6 à 15; douze exemplaires sur hollande, numérotés de 16 à 27.*

JUSTIFICATION DU TIRAGE :



PIERRE DE RONSARD

---

# LES AMOURS DE MARIE

ÉDITION PRÉCÉDÉE D'UNE

VIE DE MARIE DUPIN

PAR

PIERRE LOUÏS



PARIS

ÉDITION DU MERCURE DE FRANCE

XV, RUE DE L'ÉCHAUDÉ-SAINT-GERMAIN, XV

---

M DCCC XCVII

Universitäts

PQ

1676

.AGS

1897



# VIE DE MARIE DUPIN



## VIE DE MARIE DUPIN

---

Ronsard a écrit trois volumes de vers pour trois femmes différentes.

La première et la dernière, Cassandre et Hélène, ne l'approchèrent point; l'une parce qu'elle était trop belle et l'autre parce qu'elle était hideuse. C'est du moins ce qu'en disent ceux qui les ont connues; mais Ronsard, qui ne voulait rien d'elles que leurs noms à mettre en sonnets, fit Cassandre plus belle encore que Cassandre, et daigna donner à Hélène tout ce que Dieu lui avait refusé. Aussi nous les voyons toutes deux incomparables.

Cependant, entre ces deux passions chimériques, dont l'une s'explique aisément par l'extrême jeunesse de l'auteur, et l'autre plus

aisément encore par son âge devenu blanchissant, Ronsard se sentit un jour plein de mépris pour l'amour qui « se repaît de fumées ». Même son maître Pétrarque, à l'égard de qui son admiration allait jusqu'au pillage, ne lui parut plus mériter que le choix entre les deux épithètes d'hypocrite et de niais.

*Ou bien il jouissait de sa Laurette, ou bien  
Il était un grand sot d'aimer sans avoir rien,*

dit-il, et ce reproche est curieux de la part d'un poète qui venait d'adresser à une femme insensible deux cent vingt-deux sonnets réguliers, sans compter les élégies, les chansons, les odes et les madrigaux. Il savait bien qu'en abandonnant ainsi publiquement la Dame à qui ses vers juraient une amour plus qu'éternelle, et en dédiant à une autre le deux cent vingt-troisième sonnet, il causerait un grand scandale. « Mais, disait-il, si quelque dame me vient reprocher d'avoir abandonné Cassandre,

*Et que le bon Pétrarque un tel péché ne fit  
Qui fut trente et un ans amoureux de sa dame  
Sans qu'une autre jamais lui put échauffer l'âme,  
Réponds-lui, je te pri', que Pétrarque sur moi  
N'avait autorité de me donner sa loi.*

Ainsi, c'était une rupture complète avec les principes de fidélité qui pendant tout le moyen âge avaient régi la vie exemplaire des poètes, au moins de ceux que lisait la cour. En même temps qu'il ouvrait la poésie française à l'antiquité renaissante, Ronsard venait d'apprendre à l'école des Grecs comment on peut charmer une trop courte vie en la délivrant des entraves volontaires que d'autres aiment à s'imposer.

*Les hommes maladifs et matés de vieillesse  
Peuvent être constants ; mais sotte est la jeunesse  
Qui n'est point éveillée et qui n'aime en cent lieux.*

Telles étaient ses nouvelles maximes.

Que s'était-il donc passé ? L'aventure est très simple et d'autant plus charmante.

Le mercredi 20 avril 1552, Ronsard se promenait au bord de la Loire, près d'un petit village nommé Bourgueil, en aval de Tours. Il rencontra une paysanne de quinze ans qui gardait ses vaches en jouant de la musette. Il l'aborda.

Elle avait (nous le savons par lui) des joues rouges, des yeux noirs, des seins et des bras de belle fille, et des cheveux châtons qui frisaient autour de ses oreilles fraîches. Elle savait lire et écrire. On la nommait Marie Dupin.

Ronsard séduisit cette « petite pucelle angevine », et, ce qui est plus rare, il l'aima. Il l'aima d'un amour très tendre, très sensuel et très passionné. Il semble que, d'abord, elle le lui ait rendu.

Et, considérant combien une passion sincère, quelle qu'en fût l'héroïne, était, plus que des soupirs à Cassandre, un sujet digne d'être chanté dans la langue qui ne périt point, il lui vint à l'idée d'adresser des sonnets à cette fille des champs, mais des

sonnets très simples, des sonnets sans hellénismes et surtout sans mythologies, des sonnets comme celui-ci :

*Marie, levez-vous, vous êtes paresseuse.  
Jà la gaie alouette au ciel a fredonné  
Et jà le rossignol doucement jargonné  
Dessus l'épine assis sa complainte amoureuse.*

*Sus! debout! allons voir l'herbelette perleuse  
Et votre beau rosier de boutons couronné,  
Et vos œillets aimés auxquels aviez donné  
Hier au soir de l'eau d'une main si soigneuse.*

*Harsoir en vous couchant vous jurâtes vos yeux  
D'être plus tôt que moi ce matin éveillée;  
Mais le dormir de l'aube, aux filles gracieux,*

*Vous tient d'un doux sommeil encor les yeux sillée.  
Çà! çà! que je les baise! et votre beau tétin  
Cent fois, pour vous apprendre à vous lever matin.*

Il la quitta. Puis il revint. Son château en Vendômois et ses relations à Paris ne savaient jamais le retenir si longtemps qu'il ne pût passer des semaines, des mois, même une

année entière auprès de Marie. Là, il quittait ses habits de cour pour des vêtements de paysan, il s'en allait dans le plus profond des bois, disant que même les sentiers lui étaient odieux, et il oubliait tout du monde, fors son amour et ses vers.

Nous avons l'itinéraire de l'un de ces fréquents voyages, celui qu'il fit avec Baïf. Ils partirent tous deux du hameau de Coutures où se trouve encore aujourd'hui la maison seigneuriale de Ronsard. Ils traversèrent la forêt de Gâtine, et le village de Marré ; puis, après un arrêt à Beaumont-la-Ronce, ils couchèrent en plein air au gué de Langerie,

*Sous des saules plantés le long d'une prairie.*

Cette année-là il n'allait pas directement à Bourgueil mais à Tours, où Marie assistait aux noces d'une de ses cousines. Aussi passa-t-il par Saint-Côme, et peut-être ce souvenir ne fut-il pas indifférent à la demande qu'il fit plus tard d'obtenir le prieuré de cette



abbaye afin de mourir dans le lieu même où il avait été aimé.

Sur les petits détails de la vie de Marie, nous ne savons que peu de chose. Elle avait une mère et deux sœurs avec lesquelles, le soir, elle cousait et filait, assise devant la porte. Quand elle était au lit, elle contenait ses cheveux sombres dans un filet de soie verte et dormait sur le côté droit, la bouche fermée dans le pli du coude. Elle savait danser. Elle aimait les œillets.

Malheureusement elle ne crut pas toujours que Ronsard fût le seul homme digne d'être chéri par elle. Son poète lui donnait pourtant des arguments irrésistibles :

*Marie, qui voudrait votre nom retourner,  
Il trouverait Aimer. Aimez-moi donc, Marie.*

Elle ne pensa pas que cet anagramme désignât spécialement le chef de la Pléiade, et d'autres purent apprécier avec la même compétence l'ardeur de ses jeunes sentiments.

L'un de ceux-ci fut un cousin de Ronsard :

Charles de Pisselen, celui-là même à qui est adressée l'ode fameuse où M. de Heredia prit l'épigraphe des *Trophées*. Les autres, pour être moins célèbres, n'en furent pas moins adorés ni moins amers au cœur du poète.

Cependant, la santé de Marie déclinait. Elle eut un accès de fièvre quarte, pendant lequel Ronsard fit appeler un médecin qui, s'il faut en croire un sonnet, poussa l'examen de la malade un peu plus loin qu'il n'était nécessaire. Le nom de ce Pagello ne nous est point parvenu.

Ronsard la quitta souffrante. Elle avait, dit-il, une haleine de feu et un regard « qui reluisait outre mesure ».

Après ce dernier départ, il se prit à rêver, sur cette fille et sur lui-même, des projets extraordinaires. Il comprit que jamais femme aimée n'avait inspiré en France un Livre d'Amour tel que celui-là ; et soucieux d'en perpétuer le souvenir au delà des âges, il souhaita qu'on voulût lui élever dans les prairies de Bourgueil un monument reli-

gieux. Reprenant un vœu de Théocrite, il demanda que cet édifice,

*Le temple de Ronsard et de sa Marion,*

fût chaque année le prétexte de solennelles cérémonies. Tous les jeunes gens et les jeunes filles y seraient assemblés comme pour une fête, et lutteraient à qui mieux saurait donner le baiser.

*O ma belle maîtresse ! hé, que je voudrais bien  
Qu'Amour nous eût conjoints d'un semblable lien  
Et qu'après notre mort, dans nos fosses ombreuses,  
Nous fussions la chanson des bouches amoureuses.*

C'est alors qu'on vint lui apprendre que Marie avait expiré.

Comment il la pleura, ceux qui ont lu ses vers le devinent. Les grands voluptueux sont les seuls poètes qui aient su parler de la Mort. Le lit et le cercueil de Marie demeurèrent ensevelis sous les roses. Ronsard était un amant. Les quinze lamentations funèbres qu'il offrit à

son tombeau sont toujours pleines de larmes ; il n'en est pas de plus émouvantes. C'est là qu'est écrit ce vers admirable qu'on ne cite jamais :

*Elle enflamme la terre et la tombe d'amour.*

Le *Dies iræ* fut chanté sur Marie dans une église du xii<sup>e</sup> siècle qui seule subsiste encore des murailles anciennes où flotta son ombre. Puis on l'enterra derrière l'abside. Nous ne saurons jamais sous quelle croix disparue.

Telle est la vie de Marie Dupin, qui mourut à vingt et un ans, aimée de Ronsard et immortelle.

PIERRE LOUÏS.

*PREMIÈRE PARTIE*



## ÉLÉGIE A SON LIVRE

Mon fils, si tu savais ce qu'on dira de toi,  
Tu ne voudrais jamais déloger de chez moi,  
Enclos en mon étude, et ne voudrais te faire  
Salir, ni feuilleter aux mains du populaire.  
Quand tu seras parti sans jamais retourner,  
Étranger loin de moi te faudra séjourner :  
Car, ainsi que le vent sans retourner s'envole,  
Sans espoir de retour s'échappe la parole.  
Or, tu es ma parole, à qui de nuit et jour  
J'ai conté les propos que me contait Amour,  
Pour les mettre en ces vers qu'en lumière tu portes,  
Crochetant malgré moi de ma chambre les portes,  
Pauvret ! qui ne sais pas que les petits enfants  
De la France ont le nez plus subtil qu'éléphants.

Donc, avant que tenter la mer et le naufrage,  
Vois du port la tempête et demeure au rivage :  
On se repent trop tard quand on est embarqué.

Tu seras assez tôt des médisants moqué  
D'yeux, et de hausse-becs, et d'un branler de tête.  
Sage est celui qui croit à qui bien l'admoneste.  
Tu sais, mon cher enfant, que je ne te voudrais  
Ni tromper, ni moquer. Grandement je faudrais,  
Et serais engendré d'une ingrate nature,  
Si je voulais trahir ma propre géniture :  
Car tel que je te vois naguère je te fis,  
Et je ne t'aime moins qu'un père aime son fils.

Quoi ! tu veux donc partir ; et tant plus je te cuide  
Retenir au logis, plus tu hausses la bride.  
Va donc, puisqu'il te plaît ; mais je te supplierai  
De répondre à chacun ce que je te dirai,  
Afin que toi, mon fils, gardes bien en l'absence  
De moi le père tien l'honneur et l'innocence.

Si quelque dame honnête et gentille de cœur,  
Qui aura l'inconstance et le change en horreur,



Me vient en te lisant d'un gros sourcil reprendre  
De quoi je ne devais abandonner Cassandre,  
Qui la première au cœur le trait d'Amour me mit,  
Et que le bon Pétrarque un tel péché ne fit,  
Qui fut trente et un ans amoureux de sa dame  
Sans qu'une autre jamais lui pût échauffer l'âme,  
Réponds-lui, je te pri', que Pétrarque sur moi  
N'avait autorité de me donner sa loi,  
Ni à ceux qui viendraient après lui, pour les faire  
Si longtemps enchaînés sans leur lien défaire.  
Lui-même ne fut tel : car, à voir son écrit,  
Il était éveillé d'un trop gentil esprit  
Pour être sot trente ans, abusant sa jeunesse  
Et sa Muse au giron d'une vieille maîtresse ;  
Ou bien il jouissait de sa Laurette, ou bien  
Il était un grand sot d'aimer sans avoir rien ;  
Ce que je ne puis croire, aussi n'est-il croyable.  
Non, il en jouissait ; puis la fit admirable,  
Chaste, divine, sainte ; aussi tout amant doit  
Louer celle de qui jouissance il reçoit :  
Car celui qui la blâme après la jouissance  
N'est homme, mais d'un tigre il a pris sa naissance.

Quand quelque jeune fille est au commencement  
Cruelle, dure, fière, à son premier amant,  
Hé bien ! il faut attendre : il peut être qu'une heure  
Viendra, sans y penser, qui la rendra meilleure.  
Puis, quand elle devient, voire de jour en jour,  
Plus dure et plus rebelle et plus rude en amour,  
Il s'en faut éloigner, sans se rompre la tête  
De vouloir adoucir une si sotte bête.  
Je suis de tel avis ; me blâme de ceci,  
M'estime qui voudra ; je le conseille ainsi.

Les femmes bien souvent sont causes que nous sommes  
Inconstants et légers, amadouant les hommes  
D'un espoir enchanteur, les tenant quelquefois,  
Par une douce ruse, un an, ou deux, ou trois,  
Dans les liens d'amour, sans aucune allégeance ;  
Cependant un valet en aura jouissance,  
Ou bien quelque mignon dont on ne se dout'ra  
Sa faux en la moisson secrètement mettra.  
Et si ne laisseront, je parle des rusées  
Qui ont au train d'amour leurs jeunesses usées  
(C'est bien le plus grand mal qu'un homme puisse avoir  
Que servir une femme accorte à décevoir),

D'enjoindre des labeurs qui sont insupportables,  
Des services cruels, des tâches misérables ;  
Car, sans avoir égard à la simple amitié,  
Aux prières, aux cœurs, cruelles, n'ont pitié  
De leurs pauvres servants, tant elles font les braves,  
Qu'un Turc n'a de pitié de ses valets esclaves.  
Il faut vendre son bien, il faut faire présents  
De chaînes, de carcans, de diamants luisants ;  
Il faut donner la perle et l'habit magnifique,  
Il faut entretenir la table et la musique,  
Il faut prendre querelle, il faut les supporter.  
Certes, j'aimerais mieux dessus le dos porter  
La hotte pour curer les étables d'Angée  
Que me voir serviteur d'une dame rusée.  
La mer est bien à craindre, aussi est bien le feu,  
Et le ciel quand il est de tonnerres ému.  
Mais trop plus est à craindre une femme clergesse,  
Savante en l'art d'amour, quand elle est tromperesse :  
Par mille inventions mille maux elle fait,  
Et d'autant qu'elle est femme, et d'autant qu'elle sait.  
Quiconque fut le Dieu qui la mit en lumière,  
Il fut premier auteur d'une grande misère.

Il fallait par présents consacrés aux autels  
Acheter nos enfants des grands dieux immortels,  
Et non user sa vie avec ce mal aimable,  
Les femmes, passion de l'homme misérable,  
Misérable et chétif, d'autant qu'il est vassal,  
Vingt ou trente ans qu'il vit, d'un si fier animal.  
Mais, je vous pri', voyez comme par fines ruses  
Elles savent trouver mille feintes excuses,  
Après qu'ell' ont failli. Voyez Hélène après  
Qu'Ilion fut brûlé de la flamme des Grecs,  
Comme elle amadoua d'une douce blandice  
Son badin de mari, qui pardonna son vice,  
Et qui plus que devant de ses yeux fut épris,  
Qui scintillaient encor les amours de Pâris.

Que dirons-nous d'Ulysse? encore qu'une trope  
De jeunes poursuivants baisassent Pénélope,  
Dévorant tout son bien, si est-ce qu'il brûlait  
D'embrasser son épouse, et jamais ne voulait  
Devenir immortel avec Circé la belle,  
Pour ne revoir jamais Pénélope, laquelle,  
Pleurant lui récrivait de son fâcheux séjour,  
Pendant que, lui absent, elle faisait l'amour;

Si bien que le dieu Pan de ses jeux prit naissance  
(D'elle et de ses muguets la commune semence),  
Envoyant tout exprès, pour sa commodité,  
Le fils chercher le père en Sparte la cité.  
Voilà comment la femme avec ses ruses dompte  
L'homme, de qui l'esprit toute bête surmonte.

Quand un jeune homme peut heureusement choisir  
Une belle maîtresse élue à son plaisir,  
Soit de haut ou bas lieu, pourvu qu'elle soit fille  
Humble, courtoise, honnête, amoureuse et gentille,  
Sans fard, sans tromperie, et qui sans mauvaistié  
Garde de tout son cœur une simple amitié,  
Aimant trop mieux cent fois à la mort être mise  
Que de rompre sa foi quand elle l'a promise,  
Il la faut honorer tant qu'on sera vivant,  
Comme un rare joyau qu'on trouve peu souvent.  
Celui certainement mérite sur la tête  
Le feu le plus ardent d'une horrible tempête,  
Qui trompe une pucelle, et même alors  
Qu'elle se donne à nous et de cœur et de corps.

N'est-ce pas un grand bien, quand on fait un voyage,  
De rencontrer quelqu'un qui d'un pareil courage

Veut nous accompagner et comme nous passer  
Tant d'étranges chemins, fâcheux à traverser ?  
Aussi n'est-ce un grand bien de trouver une amie  
Qui nous aide à passer cette chétive vie,  
Qui, sans être fardée ou pleine de rigueur,  
Traite fidèlement de son ami le cœur ?

Dis-leur, si de fortune une belle Cassandre  
Vers moi se fut montrée un peu courtoise et tendre,  
Un peu douce et traitable, et soigneuse à guérir  
Le mal dont ses beaux yeux dix ans m'ont fait mourir,  
Non seulement du corps, mais, sans plus, d'une œillade  
Eût voulu soulager mon pauvre cœur malade,  
Je ne l'eusse laissée, et m'en soit à témoin  
Ce jeune enfant ailé qui des amours a soin.

Mais voyant que toujours elle marchait plus fière,  
Je déliai du tout mon amitié première,  
Pour en aimer une autre en ce pays d'Anjou,  
Où maintenant Amour me détient sous le joug,  
Laquelle tout soudain je quitterai, si elle  
M'est, comme fut Cassandre, orgueilleuse et rebelle,  
Pour en chercher une autre, afin de voir un jour  
De pareille amitié récompenser m'amour,

Sentant l'affection d'une autre dans moi-même :  
Car un homme est bien sot d'aimer si on ne l'aime  
Or si quelque impudent me vient blâmer de quoi  
Je ne suis plus si grave en mes vers que j'estoy  
A mon commencement, quand l'humeur pindarique  
Enflait ampoulément ma bouche magnifique,  
Dis-lui que les amours ne se soupirent pas  
D'un vers hautement grave, ainsi d'un beau style bas,  
Populaire et plaisant, ainsi qu'a fait Tibulle,  
L'ingénieux Ovide et le docte Catulle.  
Le fils de Vénus hait ces ostentations ;  
Il suffit qu'on lui chante au vrai ses passions,  
Sans enflure ni fard, d'un mignard et doux style,  
Coulant d'un petit bruit comme une eau qui distille.  
Ceux qui font autrement, ils font un mauvais tour  
A la simple Vénus et à son fils Amour.

S'il advient quelque jour que d'une voix hardie  
J'anime l'échafaud par une tragédie  
Sentencieuse et grave, alors je ferai voir  
Combien peuvent les nerfs de mon petit savoir,  
Et si quelque furie en mes vers je rencontre,  
Hardi j'opposerai mes muses à l'encontre,

Et ferai résonner d'un hant et grave son,  
Pour avoir part au bouc, la tragique tançon.  
Mais ores que d'Amour les passions je pousse,  
Humble, je veux user d'une Muse plus douce.  
Non ! non ! je ne veux pas que, pour ce livre-ci,  
J'entre dans une école, ou qu'un régent aussi  
Me lise pour parade ; il suffit si m'amie  
Le touche de la main dont elle tient ma vie :  
Car je suis satisfait si elle prend à gré  
Ce labeur que je voue à ses pieds consacré.



## I

## A PONTUS DE TYARD

Ma Muse était blâmée à son commencement  
D'apparaître trop haute au simple populaire :  
Maintenant désenflée on la blâme au contraire  
Et qu'elle se dément, parlant trop bassement.

Toi, de qui le labeur enfante doctement  
Des livres immortels, dis-moi, que dois-je faire ?  
Dis-moi (car tu sais tout) comme dois-je complaire  
A ce monstre têtû, divers en jugement ?

Quand je tonne en mes vers, il a peur de me lire,  
Quand ma voix se rabaisse, il ne fait qu'en médire.  
Dis-moi de quels liens, force, tenaille ou clous,

Tiendrai-je ce Proté, qui se change à tous coups ?  
Tyard, je t'entends bien : il le faut laisser dire,  
Et nous rire de lui comme il se rit de nous.

## MADRIGAL

A MARC CLAUDE DE BUTET

Ami Butet, qui as montré la voie  
Aux tiens de suivre Apollon et son cœur,  
Qui le premier t'époinçonnant le cœur,  
Te fit chanter sur les monts de Savoie,

Puisque l'amour à la mort me convoie,  
Dessus ma tombe (après que la douleur  
M'aura tué) engrave mon malheur  
De ces sept vers que pleurant je t'envoie :

CELUI QUI GÎT SOUS CETTE TOMBE ICI  
AIMA PREMIÈRE UNE BELLE CASSANDRE  
AIMA SECONDE UNE MARIE AUSSI,  
TANT EN AMOUR IL FUT FACILE A PRENDRE,

DE LA PREMIÈRE IL EUT LE CŒUR TRANSI,  
DE LA SECONDE IL EUT LE CŒUR EN CENDRE,  
ET SI DES DEUX IL N'EUT ONCQUES MERCI.

## II

Marie, vous avez la joue aussi vermeille  
Qu'une rose de mai ; vous avez les cheveux  
De couleur de châtaigne, entrefrisés de nœuds,  
Gentement tortillés autour de l'oreille.

Quand vous étiez petite, une mignarde abeille  
Dans vos lèvres forma son nectar savoureux,  
Amour laissa ses traits en vos yeux rigoureux,  
Python vous fit la voix à nulle autre pareille.

Vous avez les tétons comme deux monts de lait,  
Qui pommèlent ainsi qu'au printemps nouvelet  
Pommèlent deux boutons que leur châsse environne.

De Junon sont vos bras, des Grâces votre sein ;  
Vous avez de l'Aurore et le front et la main,  
Mais vous avez le cœur d'une fière lionne.

## CHANSON

Petite pucelle angevine,  
Qui m'as d'un amoureux souris  
Tiré le cœur de la poitrine,  
Puis, dès l'heure que tu le pris,  
Tu l'enfermas contre raison  
Dans les liens de ta prison.

Ainsi perdant la jouissance  
De sa première liberté,  
Il est sous ton obéissance,  
Si malmené, si maltraité,  
Qu'un fier lion plein de rigueur  
Aurait pitié de sa langueur.

Mais toi, plus fière et plus cruelle  
Qu'un roc pendu dessus la mer,  
Tu deviens tous les jours plus belle  
Du mal qui le vient consommer,

Honorant, depuis que tu l'as,  
Tes victoires de son trépas,

Non seulement, tant tu es rude  
Tu fais mon cœur languir à tort,  
Par une honnête ingratitude  
Lui donnant une lente mort,  
Voyant pâmer en triste émoi  
En ces liens mon cœur et moi,

Mais, en lieu d'un sacré poète  
Qui si haut chantait ton honneur,  
Tu as nouvelle amitié faite  
Avecques un nouveau seigneur,  
Qui maintenant tout seul te tient,  
Et plus de moi ne te souvient.

Et, fille trop jeune et trop nice,  
Tu ne sais encore que c'est  
De faire aux grands seigneurs service,  
Qui en amour n'ont point d'arrêt,  
Et qui suivent sans loyautés  
En un jour dix mille beautés.

Sitôt qu'ils en ont une prise,  
Ils la délaissent tout exprès,  
Afin qu'une autre soit conquise  
Pour s'en moquer bientôt après,  
Et n'ont jamais autre plaisir  
Que de changer et de choisir.

Celui qui ores est ton maître  
Et qui te tient comme vainqueur  
Te laissera demain peut-être,  
Et je le voudrais de bon cœur;  
Si le ciel de nous a souci,  
Puisse arriver demain ainsi!

Le ciel, qui les vices contemple,  
Punit les traitres amoureux;  
Anaxarète en est l'exemple,  
Qui devint rocher malheureux,  
Perdant sa vie pour avoir  
Osé son ami décevoir.

## III

## A ÉTIENNE JODELLE

Jodelle, l'autre jour l'enfant de Cythérée  
Au combat m'appela, courbant son arc turquois ;  
Et lors, comme hardi, je vêtis le harnois,  
Pour avoir contre lui la chair plus assurée.

Il me tira premier une flèche acérée  
Droit au cœur, puis une autre, et puis tout à la fois  
Il décocha sur moi les traits de son carquois,  
Sans qu'il eût d'un seul coup ma poitrine enferrée.

Mais quand il vit son arc de flèches désarmé,  
Tout dépit s'est lui-même en flèches transformé !  
Puis en moi se rua d'une puissance extrême.

Quand je me vis vaincu, je me désarmai lors,  
Car rien ne m'eût servi de m'armer par dehors,  
Puisque mon ennemi était dedans moi-même.

## IV

Le vingtième d'avril, couché sur l'herbelette,  
Je vis, ce me semblait, en dormant, un chevreuil  
Qui çà, qui là marchait où le menait son veuil,  
Foulant les belles fleurs de mainte gambelette.

Une corne et une autre encore nouvelette  
Enflait son petit front d'un gracieux orgueil;  
Comme un soleil luisait la rondeur de son œil,  
Et un carcan pendait sous sa gorge douillette.

Sitôt que je le vis, je voulus courre après,  
Et lui qui m'avisa prit sa course ès forêts,  
Où, se moquant de moi, ne me voulut attendre;

Mais en suivant son trac, je ne m'avisai pas  
D'un piège entre les fleurs, qui me lia les pas :  
Ainsi pour prendre autrui moi-même me fis prendre.



## V

## A JOACHIM DU BELLAY

Cependant que tu vois le superbe rivage  
De la rivière tusque et le mont Palatin,  
Et que l'air des Latins te fait parler latin,  
Changeant à l'étranger ton naturel langage,

Une fille d'Anjou me détient en servage;  
Ores baisant sa main et ores son tétin,  
Et maintenant ses yeux endormis au matin,  
Je vis, comme l'on dit, trop plus heureux que sage.

Tu diras à Magny, lisant ces vers ici :  
C'est grand cas que Ronsard est encore amoureux !  
Mon Bellay, je le suis et le veux être aussi,

Et ne veux confesser qu'Amour soit malheureux,  
Ou, si c'est un malheur, baste, je délibère  
De vivre malheureux en si belle misère.

## VI

Douce, belle, amoureuse et bien fleurante Rose,  
Que tu es à bon droit aux amours consacrée !  
Ta délicate odeur hommes et dieux réérée,  
Et bref, Rose, tu es belle sur toute chose.

Marie pour son chef un chapelet compose  
De ta feuille, et toujours sa gorge en est parée ;  
Toujours cette Angevine, unique Cythérée  
Du parfum de ton eau sa belle joue arrose.

Ah ! Dieu ! que je suis aise alors que je te voy  
Éclorre au point du jour sur l'épine à requoy,  
Aux jardins de Bourgueil, près d'une eau solitaire !

De toi les nymphes ont les coudes et le sein,  
De toi l'Aurore emprunte et sa joue et sa main  
Et son teint la beauté qu'on adore en Cythère.

## MADRIGAL

Prenez mon cœur, dame, prenez mon cœur,  
Prenez mon cœur, je vous l'offre, ma dame;  
Il est tout vôtre, et ne peut d'autre femme,  
Tant vôtre il est, devenir serviteur.

Doncques si, vôtre, il meurt vôtre en langueur,  
Vôtre à jamais, vôtre en sera le blâme;  
Et si là-bas on punira votre âme  
Pour tel péché d'une injuste rigueur.

Quand vous seriez quelque fille d'un Seythe,  
Encor l'amour, qui les tigres incite,  
Vous fléchirait; mais trop cruellement  
Du frein d'Amour vous me serrez les rênes

Et me gênez de tourment sur tourment  
Me reperçant d'amoureuses alènes  
Pour témoigner que, du commencement  
L'homme naquit de rochers et de chênes,

## MADRIGAL

Mon docte Peletier, le temps léger s'enfuit ;  
Je change nuit et jour de poil et de jeunesse  
Mais je ne change pas l'amour d'une maîtresse,  
Qui dans mon cœur collée éternelle me suit.

Toi qui es dès enfance en tout savoir instruit  
(Si de notre amitié l'antique nœud te presse)  
Comme sage et plus vieil, donne-moi quelque adresse  
Pour éviter ce mal qui ma raison séduit.

Aide-moi, Peletier ; si par philosophie  
Ou par le cours des cieux tu as jamais appris  
Un remède d'amour, dis-le moi, je te prie :

Car bien qu'ores au ciel ton cœur soit élevé,  
Si tu as quelquefois d'une dame été pris,  
Eh ! pour Dieu, conte-moi comme tu t'es sauvé !

## CHANSON

Je veux chanter en ces vers ma tristesse,  
Car autrement chanter je ne pourrais,  
Vu que je suis absent de ma maîtresse ;  
Si je chantaïs autrement je mourrais.

Pour ne mourir il faut donc que je chante  
En chants piteux ma plaintive langueur,  
Pour le départ de ma maîtresse absente,  
Qui de mon sein m'a dérobé le cœur.

Déjà l'été et Cérès la blétière,  
Ayant le front orné de son présent,  
Ont ramené le moisson nourricière  
Depuis le temps que d'elle suis absent,

Loin de ses yeux, dont la lumière belle  
Seule pourrait guérison me donner,  
Et, si j'étais là-bas en la nacelle,  
Me pourrait faire au monde retourner.

Mais ma raison est si bien corrompue  
Par une fausse et vaine illusion,  
Que nuit et jour je la porte en la vue,  
Et sans la voir j'en ai la vision.

Comme celui qui contemple les nues,  
Fantastiquant mille monstres bossus,  
Hommes, oiseaux, et chimères cornues,  
Tant par les yeux ses esprits sont déçus.

Et comme ceux qui, d'une haleine forte,  
En haute mer, à puissance de bras  
Tirent la rame, ils l'imaginent torte,  
Et toutefois la rame ne l'est pas,

Ainsi je vois d'une vue trompée  
Celle qui m'a tout le sens dépravé,  
Qui, par les yeux dedans l'âme frappée,  
M'a vivement son portrait engravé.

Et soit que j'erre au plus haut des montagnes,  
Ou dans un bois, loin de gens et de bruit,  
Ou sur le Loir, ou parmi les campagnes,  
Toujours à l'œil ce beau portrait me suit.

Si j'aperçois quelque champ qui blandoie  
D'épis frisés au travers des sillons,  
Je pense voir ses beaux cheveux de soie,  
Refrisottés en mille crépillons.

Si le croissant au premier mois j'avise,  
Je pense voir son sourcil ressemblant  
A l'arc d'un Turc qui la sagette a mise  
Dedans la coche, et menace le blanc.

Quand à mes yeux les étoiles drillantes  
Viennent la nuit en temps calme s'offrir,  
Je pense voir ses prunelles ardentes,  
Que je ne puis ni fuire ni souffrir.

Quand j'aperçois la rose sur l'épine,  
Je pense voir de ses lèvres le teint;  
La rose au soir, de sa couleur décline,  
L'autre beauté jamais ne se déteint.

Quand j'aperçois les fleurs en quelque pré  
Ouvrir leur robe au lever du soleil,  
Je pense voir de sa face pourprée  
S'épanouir le beau lustre vermeil.

Si j'aperçois quelque chêne sauvage  
Qui jusqu'au ciel élève ses rameaux,  
Je pense voir sa taille et son corsage,  
Ses pieds, sa grève et ses coudes jumeaux.

Si j'entends bruire une fontaine claire,  
Je pense ouïr sa voix dessus le bord,  
Qui, se plaignant de ma triste misère,  
M'appelle à soi pour me donner confort.

Voilà comment, pour être fantastique,  
En cent façons ses beautés j'aperçois,  
Et m'éjouis d'être mélancolique,  
Pour recevoir tant de formes en moi.

Amour vraiment est une maladie ;  
Les médecins la savent bien juger,  
En la nommant fureur de fantaisie,  
Qui ne se peut par herbes soulager.

J'aimerais mieux la fièvre dans mes veines,  
Ou quelque peste, ou quelque autre douleur,  
Que de souffrir tant d'amoureuses peines,  
Dont le bonheur n'est sinon que malheur.



Or va, chanson, dans le sein de Marie,  
Pour l'assûrer que ce n'est tromperie  
Des visions que je raconte ici  
Qui me font vivre et mourir en souci.

## VII

## A JEAN D'AURAT

Aurat, après ta mort la terre n'est pas digne  
De pourrir en la tombe un tel corps que le tien ;  
Les Dieux le changeront en une voix, ou bien,  
Si l'écho ne suffit, le changeront en cygne,

Ou, en ce corps qui vit de rosée divine,  
Ou en mouche qui fait le miel hymettien,  
Ou en l'oiseau qui chante, et le crime ancien  
De Térée au printemps redit sur une épine ;

Ou, si tu n'es changé tout entier en quelqu'un,  
Tu vêtiras un corps qui te sera commun  
Avecque tous ceux-ci, participant ensemble

De tous (car un pour toi suffisant ne me semble),  
Et d'homme seras fait un beau monstre nouveau,  
De voix, cygne, cigale, et d'avette et d'oiseau.

## MADRIGAL

A ÉTIENNE PASQUIER

Hé n'est-ce, mon Pasquier, hé n'est-ce pas grand cas ?  
Bien que le corps parti de tant de membres j'aie,  
De muscles, nerfs, tendons, poumons, artères, foie,  
De mains, de pieds, de flancs, de jambes et de bras,

Qu'Amour les laisse en paix et ne les navre pas,  
Et que son trait sans cesse opiniâtre essaie  
De faire dans mon cœur une éternelle plaie,  
Sans que jamais il vise ou plus haut ou plus bas ?

Il n'est tel en mon cœur qu'on le feint en peinture.  
S'il était un enfant sourd, volage, aveuglé,  
Il ne ferait en l'âme une telle ouverture,  
Et son coup ne serait si sûr ni si réglé.

Ce n'est pas un enfant, car ses traits sans mesure  
N'auraient pour certain but toujours un même lieu.  
Apollon tire droit ; mais Amour est un Dieu,  
Qui, sans viser aux cœurs, y frappe de nature.

## VIII

Marie, qui voudrait votre nom retourner,  
Il trouverait Aimer : aimez-moi donc, Marie;  
Puisque votre beau nom à l'amour vous convie,  
Il faut votre jeunesse à l'amour adonner.

S'il vous plaît pour jamais votre ami m'ordonner,  
Ensemble nous prendrons les plaisirs de la vie,  
D'une amour contre-aimée, et jamais autre envie  
Ne me pourra le cœur du vôtre détourner.

Si faut-il bien aimer au monde quelque chose;  
Celui qui n'aime point, pour son but se propose  
Une vie d'un Scythe, et ses jours veut passer

Sans goûter la douceur des douceurs la meilleure.  
Eh! qu'est-il rien de doux sans Vénus? Las! à l'heure  
Que je n'aimerai plus, puissé-je trépasser!

## IX

Marie, à tous les coups vous me venez reprendre  
Que je suis trop léger, et me dites toujours,  
Quand je vous veux baiser, que j'aïlle à ma Cassandre,  
Et toujours m'appellez inconstant en amours.

Je le veux être. Aussi les hommes sont bien lourds,  
Qui de nouvelle amour ne se laissent surprendre.  
Le loyal qui ne veut qu'à une seule entendre  
N'est digne que Vénus lui fasse de bons tours.

Celui qui n'ose faire une amitié nouvelle  
A faute de courage ou faute de cervelle,  
Se défiant de soi que ne peut avoir mieux.

Les hommes maladifs ou matés de vieillesse  
Doivent être constants; mais sotte est la jeunesse  
Qui n'est point éveillée et qui n'aime en cent lieux.

## X

Amour, étant marri qu'il avait ses sagues  
Tiré contre Marie et ne l'avait blessée,  
Par dépit en un bois sa trousse avait laissée,  
Tant que pleine elle fût d'un bel essaim d'avettes.

Jà de leurs piquerons, ces captives mouchettes,  
Pour avoir liberté, la trousse avaient percée,  
Et s'enfuyaient, alors qu'Amour l'a renversée  
Sur la face à Marie et sur ses mammelettes.

Soudain, après qu'il eût son carquois déchargé,  
Tout riant sautela, pensant être vengé  
De celle à qui son arc n'avait su faire outrage,

Mais il riait en vain ; car ces filles du Ciel,  
En lieu de la piquer, baisant son beau visage,  
En amassaient les fleurs, et en faisaient du miel.

## XI

Je veux, me souvenant de ma gentille amie,  
Boire ce soir d'autant, et pour ce, Corydon,  
Fais remplir mes flacons et verse à l'abandon  
Du vin pour réjouir toute la compagnie.

Soit que ma mie ai nom ou Cassandre ou Marie,  
Neuf fois je m'en vais boire aux lettres de son nom ;  
Et toi, si de ta belle et jeune Madelon,  
Belleau, l'amour te point, je te pri' ne l'oublie.

Apporte ces bouquets que tu m'avais cueillis  
Ces roses, ces œillets, ce jasmin et ces lis,  
Attache une couronne alentour de ma tête.

Gagnons ce jour ici, trompons notre trépas :  
Peut-être que demain nous ne reboirons pas.  
S'attendre au lendemain n'est pas chose trop prête.

## XII

Ma plume sinon vous ne sait autre sujet,  
Mon pied sinon vers vous ne sait autre voyage,  
Ma langue sinon vous ne sait autre langage,  
Et mon œil ne connaît que vous pour son objet.

Si je souhaite rien, vous êtes mon souhait,  
Vous êtes le doux gain de mon plaisant dommage,  
Vous êtes le seul but où vise mon courage,  
Et seulement en vous tout mon rond se parfait.

Je ne suis point de ceux qui changent de fortune.  
Puisque je n'ai qu'un cœur, je n'en puis aimer qu'une :  
Cette une m'en vaut cent. Las ! je vous aime mieux

Que mon cœur ni que moi, et plutôt que de faire  
Chose qui peut en rien notre amitié défaire,  
J'aimerais mieux mourir, tant j'aime vos beaux yeux !



## XIII

Amour, quiconque ait dit que le ciel fut ton père,  
Et que Vénus la douce en ses flancs te porta,  
Il mentit lâchement : un Dieu ne t'enfanta,  
Tu n'es pas fils du ciel, Vénus n'est pas ta mère.

Des champs Massyliens la plus cruelle fère  
Entre ses lionneaux dans un roc t'allaita,  
Et, t'ouvrant ses tétons, par son lait te jeta  
Tout à l'entour du cœur sa rage la plus fière.

Rien ne te plaît, cruel, que sanglots et que pleurs,  
Que déchirer nos cœurs d'épineuses douleurs,  
Que tirer tout d'un coup mille morts de ta trousse.

Un si méchant que toi du Ciel n'est point venu :  
Si Vénus t'eût conçu, tu eusses retenu  
Quelque peu de douceur d'une mère si douce.

## XIV

Beauté, dont la douceur pourrait vaincre les rois,  
Mon cœur que vous tenez dans vos yeux en servage,  
Hélas ! rendez-le-moi ou me baillez en gage  
Le vôtre, car sans cœur vivre je ne pourrais.

Quand mort en vous servant sans mon cœur je serais,  
Plus que vous ne pensez ce vous serait dommage  
De perdre un tel ami, à moi grand avantage,  
Grand honneur et plaisir, quand pour vous je mourrais,

Ainsi nous ne pouvons encourir de ma mort,  
Vous, Madame, qu'un blâme, et moi, qu'un réconfort,  
Pourvu que mon trépas vous plaise en quelque chose ;

Et veux que sur ma lame Amour aille écrivant :  
Celui qui gît ici sans cœur étant vivant,  
Et trépassa sans cœur et sans cœur il repose.

## XV

Amour qui si longtemps en peine m'as tenu,  
Qui premier débauchas ma liberté nouvelle,  
S'il te plaît d'adoucir la fierté de ma belle,  
Tant que par ton moyen mon travail soit connu,

Sur un pilier d'airain je t'appendrai tout nu,  
En l'air, un pied levé, à chaque flanc une aile,  
L'arc courbé dans la main, le carquois sous l'aisselle.  
Le corps gras et douillet, le poil cresse et menu.

Tu sais, Amour, combien mon cœur souffre de peine;  
Mais tant plus il est doux, plus d'audace elle est pleine,  
Et méprise tes dards, comme si tout son cœur

Était environné de quelque roche dure;  
Fais-lui connaître au moins que tu es le vainqueur,  
Et qu'un mortel ne doit aux Dieux faire d'injure.

## XVI

Fuyons, mon cœur, fuyons; que mon pied ne s'arrête  
Un quart d'heure à Bourgueil, où, par l'ire des Dieux,  
Sur mes vingt et un ans le feu de deux beaux yeux  
(Souvenir trop amer !) me foudroya la tête.

Le Grec qui a senti la meurtrière tempête  
Des rochers Capharés abomine tels lieux,  
Et, s'il les voit de loin, ils lui sont odieux,  
Et pour les éviter tient sa navire prête.

Adieu donc, ville, adieu, puisqu'en toi je ne fais  
Que resemer le mal dont toujours je me pais,  
Et toujours rafraîchir mon ancienne plaie.

Vivons, mon cœur, vivons sans désirer la mort;  
C'est trop souffert de peine, il est temps que j'essaie  
Après mille périls de rencontrer le port.

## XVII

Ah ! que malheureux est celui-là qui s'empêtre  
Dans les liens d'Amour ; sa peine est plus cruelle  
Que s'il tournait là-bas la rou' continuelle,  
Ou s'il baillait son cœur aux vautours à repaître.

Malgré lui dans son âme à toute heure il sent naître  
Un joyeux déplaisir, qui douteux l'épointèle ;  
Quoi ! l'épointèle ! ainçois le gêne et le martèle.  
Sa raison est vaincue et l'appétit est maître.

Il ressemble à l'oiseau, lequel plus se remue  
Captif dans les gluaux, et tant plus se renglue,  
Se débattant en vain d'échapper l'oiseleur.

Ainsi, tant plus l'amant les rets d'amour secoue,  
Plus à l'entour du col son destin les renoue,  
Pour jamais n'échapper d'un si plaisant malheur.

## CHANSON

Ma maîtresse est toute angelette  
Toute ma rose nouvelette,  
Toute mon gracieux orgueil,  
Toute ma petite brunette,  
Toute ma douce mignonnette,  
Toute mon cœur, toute mon œil ;

Toute ma Muse et ma Charite,  
Toute le gain de mon mérite,  
Toute mon tout, toute mon rien,  
Toute ma maîtresse Marie,  
Toute ma douce tromperie,  
Toute mon mal, toute mon bien.

Toute mon miel et ma délice,  
Toute ma gentille malice,  
Toute ma joie et ma langueur,  
Toute ma petite Angevine,

Ma toute simple et toute fine,  
Toute mon âme et tout mon cœur.

Encore un envieux me nie  
Que je ne dois aimer Marie ;  
Mais quoi ! si ce sot envieux  
Disait que mes yeux je n'aimasse,  
Voudriez-vous bien que je laissasse  
Pour un sot à n'aimer mes yeux ?

## CHANSON

Si le ciel est ton pays et ton père,  
Si le nectar est ton vin savoureux,  
Si Vénus est ta délicate mère,  
Si l'ambroisie est ton pain bienheureux;

Pourquoi viens-tu te loger en la terre ?  
Pourquoi viens-tu te cacher en mon sein ?  
Pourquoi fais-tu contre mes os la guerre ?  
Pourquoi bois-tu mon pauvre sang humain ?

Pourquoi prends-tu de mon cœur nourriture ?  
O fils d'un tigre ! ô cruel animal !  
Tu es un Dieu de méchante nature !  
Je suis à toi, pourquoi me fais-tu mal ?



## XVIII

Mignonne, levez-vous, vous êtes paresseuse,  
Jà la gaie alouette au ciel a fredonné,  
Et jà le rossignol doucement jargonné,  
Dessus l'épine assis, sa complainte amoureuse.

Sus! debout! Allons voir l'herbelette perleuse,  
Et votre beau rosier de boutons couronné,  
Et vos œillets aimés auxquels aviez donné  
Hier au soir de l'eau d'une main si soigneuse.

Harsoir en vous couchant vous jurâtes vos yeux  
D'être plus tôt que moi ce matin éveillée;  
Mais le dormir de l'aube, aux filles gracieux,

Vous tient d'un doux sommeil encor les yeux sillée.  
Çà! çà! que je les baise! et votre beau tétin  
Cent fois, pour vous apprendre à vous lever matin.

## XIX

Je ne suis variable, et si ne veux apprendre  
Le métier d'inconstance, aussi ce n'est qu'émoi;  
Je ne dis pas si Jane était prise de moi,  
Que bientôt n'oubliaisse et Marie et Cassandre.

Je ne suis pas celui qui veut Pâris reprendre  
D'avoir manqué si tôt à Pégasis de foi :  
Plutôt que d'accuser ce jeune enfant de Roi  
D'avoir changé d'amour, je voudrais le défendre.

Il fit bien, il fit bien, de ravir cette Hélène,  
Cette Hélène qui fût de tant de beautés pleine  
Que du grand Jupiter on la disait enfant.

L'amant est bien guidé d'une heure malheureuse,  
Quand il trouve son mieux, si son mieux il ne prend,  
Sans grisonner au sein d'une vieille amoureuse.

## XX

C'est grand cas que d'aimer ; si je suis une année  
Avecques ma maîtresse à deviser toujours,  
Et à lui raconter quelles sont mes amours,  
L'an me semble plus court qu'une courte journée.

Si quelque tiers survient, j'en ai l'âme gênée,  
Ou je ne lui dis mot, ou mes propos sont lourds :  
Au milieu du devis s'égareront mes discours,  
Et tout ainsi que moi ma langue est étonnée.

Mais quand je suis auprès de celle qui me tient  
Le cœur dedans les yeux, sans me forcer me vient  
Un propos dessus l'autre, et jamais je ne cesse

De baiser, de tâter, de rire et de parler :  
Car, pour être cent ans auprès de ma maîtresse,  
Cent ans me sont trop courts, et ne m'en puis aller.

## XXI

Que ne suis-je insensible ? ou que n'est mon visage  
De rides labouré ? ou que ne puis-je épandre,  
Sans trépasser, le sang qui, chaud, subtil et tendre,  
Bouillonnant dans mon cœur, me trouble le courage ?

Ou bien en mon erreur que ne suis-je plus sage ?  
Ou pourquoi la raison, qui me devrait reprendre,  
Ne commande à ma chair, sans, paresseuse, attendre  
Qu'un tel commandement me soit enjoint par l'âge ?

Mais que pourrai-je faire ? et, puisque ma maîtresse,  
Mes sens, mes ans, Amour et ma raison traîtresse  
Ont juré contre moi, las ! quand mon chef serait

De vieillesse aussi blanc que la vieille Cumée,  
Si est-ce que jamais le temps n'effacerait,  
Cette beauté que j'ai dans le cœur imprimée.

## XXII

Morphée, s'il te plaît de me représenter  
Cette nuit ma maîtresse aussi belle et gentille  
Que je la vis le soir que sa vive scintille  
Par ne sais quel regard vint mes yeux enchanter ;

Et s'il te plaît, ô Dieu, tant soit peu d'alenter  
(Misérable souhait !) de sa feinte inutile  
Le feu qu'Amour me vient de son aile subtile  
Tout alentour du cœur sans repos éventer ;

Sur le haut de mon lit en vœu je t'appendrai,  
Dévot, un saint tableau sur lequel je peindrai  
L'heur que j'aurai reçu de ta forme douteuse,

Et comme Jupiter à Troie fût déçu  
Du Somme et de Junon, après avoir reçu  
De la simple Vénus la ceinture amoureuse.

## XXIII

Écumière Vénus, reine en Cypre puissante,  
Mère des doux Amours, à qui toujours se joint  
Le Plaisir et le Jeu, qui tout animal point  
A toujours réparer sa race périssante ;

Sans toi, nymphe aime-ri, la vie est languissante,  
Sans toi rien n'est de beau, de vaillant ni de coïnt,  
Sans toi la Volupté joyeuse ne vient point,  
Et des Grâces sans toi la grâce est déplaisante.

Ores qu'en ce printemps on ne saurait rien voir  
Qui fiché dans le cœur ne sente ton pouvoir,  
Sans plus une pucelle en sera-t-elle exempte ?

Si tu ne veux du tout la traiter de rigueur,  
Au moins que sa froideur en ce mois d'avril sente  
Quelque peu du brasier qui m'enflamme le cœur.

## XXIV

Cache pour cette nuit ta corne, bonne lune ;  
Ainsi Endymion soit toujours ton ami,  
Ainsi soit-il toujours en ton sein endormi,  
Ainsi nul enchanteur jamais ne t'importune !

Le jour m'est odieux, la nuit m'est opportune ;  
Je crains de jour l'aguet d'un voisin ennemi ;  
De nuit, plus courageux, je traverse parmi  
Le camp des espions, défendu de la brune.

Tu sais, Lune, que peut l'amoureuse poison :  
Le Dieu Pan pour le prix d'une blanche toison  
Peut bien fléchir ton cœur. Et vous, astres insignes,

Favorisez au feu qui me tient allumé :  
Car, s'il vous en souvient, la plupart de vous, signes,  
N'a place dans le Ciel que pour avoir aimé.

## CHANSON

Bonjour, mon cœur; bonjour, ma douce vie;  
Bonjour, mon œil; bonjour, ma chère amie;  
Hé! bonjour, ma toute belle,  
Ma mignardise, bonjour,  
Mes délices, mon amour,  
Mon doux printemps, ma douce fleur nouvelle,  
Mon doux plaisir, ma douce colombelle,  
Mon passereau, ma gente tourterelle;  
Bonjour, ma douce rebelle.

Je veux mourir si plus on me reproche  
Que mon service est plus froid qu'une roche,  
De t'avoir laissé, maîtresse,  
Pour aller suivre le roi  
Et chercher je ne sais quoi  
Que le vulgaire appelle une largesse.  
Plutôt périsse honneur, cour et richesse,  
Que pour les biens jamais je te délaisse,  
Ma douce et belle déesse.



## CHANSON

Belle et jeune fleur de quinze ans,  
Qui sens encore ton enfance,  
Mais bien qui caches au dedans  
Un cœur rempli de décevance,  
Célant sous ombre d'amitié  
Une jeunette manvaistié,

Rends-moi (si tu as quelque honte)  
Mon cœur, que je t'avais donné,  
Dont tu ne fais non plus de compte  
Que d'un esclave emprisonné,  
T'élouissant de sa misère,  
Et te plaisant de lui déplaire.

Une autre moins belle que toi,  
Mais plus que toi courtoise et bonne,  
Le veut de grâce avoir de moi,  
Me priant que je le lui donne.

Elle l'aura, puisqu'autrement  
Il n'a de toi bon traitement.

Mais non, j'aime trop mieux qu'il meure  
Dedans la prison de tes mains,  
J'aime trop mieux qu'il y demeure  
Tourmenté de maux inhumains,  
Qu'en te changeant, jouir de celle  
Qui m'est plus douce et non si belle.

## XXV

Les villes et les bourgs me sont si odieux  
Que je meurs si je vois quelque tracette humaine.  
Seulet dedans les bois, pensif, je me promène,  
Et rien ne m'est plaisant que les sauvages lieux.

Il n'y a dans ces bois sangliers si furieux,  
Ni roc si endurci, ni ruisseau, ni fontaine,  
Ni arbre, tant soit sourd, qui ne sache ma peine  
Et qui ne soit marri de mon mal ennuyeux.

Un penser qui renaît d'un autre m'accompagne  
Avec un pleur amer qui tout le sein me baigne ;  
Travaillé de soupirs qui si triste me font,

Que si quelque passant me trouvait au bocage,  
Voyant mon poil rebours et l'horreur de mon front,  
Ne me dirait pas homme, ains un monstre sauvage.

## XXVI

Amour, comme l'on dit, ne naît d'oisiveté.  
S'il naissait du loisir, il ne fût plus mon maître.  
Je cours, je vais, je viens, et si ne me dépêtre  
De son lien qui tient serve ma liberté.

Je ne suis paresseux et ne l'ai point été ;  
Toujours la harquebuse, ou la paume champêtre,  
Ou l'escrime, qui rend une jeunesse adextre,  
Me retient en travail tout le jour arrêté.

Ore le chien couchant, ore la grande chasse,  
Ore un ballon poussé sur une verte place,  
Ore nager, lutter, voltiger et courir,

M'amusent sans repos ; mais plus je m'exercite,  
Plus amour naît dans moi, et plus je sens nourrir  
Son feu, qu'un seul regard au cœur me ressuscite

## XXVII

Vous méprisez nature : Êtes-vous si cruelle  
De ne vouloir aimer? Voyez les passereaux  
Qui démènent l'amour; voyez les colombeaux,  
Regardez le ramier, voyez la tourterelle;

Voyez deçà, delà, d'une frétilante aile  
Voleter par les bois les amoureux oiseaux,  
Voyez la jeune vigne embrasser les ormeaux,  
Et toute chose rire en la saison nouvelle.

Ici la bergerette, en tournant son fuseau,  
Dégoise ses amours, et là le pastoureau  
Répond à sa chanson. Ici toute chose aime;

Tout parle de l'amour, tout s'en veut enflammer;  
Seulement votre cœur, froid d'une glace extrême,  
Demeure opiniâtre et ne veut point aimer.

## CHANSON

Le Printemps n'a point tant de fleurs,  
L'Automne tant de raisins meurs,  
L'Été tant de chaleurs hâlées,  
L'Hiver tant de froides gelées,  
Ni la mer n'a tant de poissons,  
Ni la Beauce tant de moissons,  
Ni la Bretagne tant d'arènes,  
Ni l'Auvergne tant de fontaines,  
Ni la nuit tant de clairs flambeaux,  
Ni les forêts tant de rameaux,  
Que je porte au cœur, ma maîtresse,  
Pour vous de peine et de tristesse.

## CHANSON

Demandes-tu, chère Marie,  
Quelle est pour toi ma pauvre vie ?  
Je jure par tes yeux qu'elle est  
Telle qu'ordonner te la plaît,

Pauvre, chétive, langoureuse,  
Dolente, triste, malheureuse,  
Et tout le mal qui vient d'amour  
Ne m'abandonne nuit ni jour.

Après, demandes-tu, Marie,  
Quels compagnons suivent ma vie ?  
Suivie en sa fortune elle est  
De tels compagnons qu'il te plaît,

Ennui, travail, peine, tristesse,  
Larmes, soupirs, sanglots, détresse ;  
Et tout le mal qui vient d'amour  
Ne m'abandonne nuit ni jour.

Voilà comment par toi, Marie,  
Je traîne ma chétive vie,  
Heureux du mal que je reçois  
Pour t'aimer cent fois plus que moi.



## XXVIII

J'aime la fleur de mars, j'aime la belle rose,  
L'une qui est sacrée à Vénus la déesse;  
L'autre qui a le nom de ma belle maîtresse  
Pour qui ni nuit, ni jour, en paix je ne repose.

J'aime trois oiselets, l'un qui sa plume arrose  
De la pluie de mai, et vers le ciel se dresse;  
L'autre qui veuf au bois lamente sa détresse,  
L'autre qui pour son fils mille versets compose.

J'aime un pin de Bourgueil, où Vénus appendit  
Ma jeune liberté, quand pris elle rendit  
Mon cœur, que doucement un bel œil emprisonne.

J'aime un gentil laurier, de Phébus l'arbrisseau,  
Dont ma belle maîtresse, en pliant un rameau  
Lié de ses cheveux, me fit une couronne.

## XXIX

Mars fut votre parrain quand vous naquîtes, Marie ;  
La Mer votre marraine : un Dieu cruel et fier ,  
Une mer à laquelle on ne se doit fier ;  
Lui toujours est colère ; elle est toujours marrie.

Sous un titre d'honneur, ce guerrier nous convie  
De hanter les combats, puis est notre meurtrier ;  
La Mer, en se calmant, fait semblant de prier  
Qu'on aille en son giron, puis nous ôte la vie.

Vous tenez de ce Dieu, mais trop plus de la Mer,  
Qui fîtes vos beaux yeux sereinement calmer  
Pour m'attirer chez vous par vos belles œillades.

Heureux et plus qu'heureux si je m'étais gardé  
Et si j'eusse la mer du hâvre regardé,  
Sans me faire presser en tant de Symplegades !

## XXX

S'il y a quelque fille, en toute une contrée,  
Qui soit inexorable, inhumaine et cruelle,  
Toujours elle est de moi pour dame rencontrée,  
Et toujours le malheur me fait serviteur d'elle,

Mais si quelqu'une est douce, honnête, aimable et belle,  
La prise en est pour moi toujours désespérée.  
J'ai beau être courtois, jeune, accort et fidèle  
Elle sera toujours d'un sot enamourée.

Voilà que c'est d'aimer : ceux qui ont mérité  
D'être récompensés sont en douleur profonde,  
Et le sot volontiers est toujours bien traité.

Sous tel astre malin je naquis en ce monde !  
O traître et lâche Amour, que tu es malheureux !  
Malheureux est celui qui devient amoureux.

## CHANSON

Amour, dis-mois de grâce (ainsi des bas humains  
Et des Dieux soit toujours l'empire entre tes mains)  
    Qui te fournit de flèches,  
Vu que toujours colère en mille et mille lieux  
Tu perds tes traits ès cœurs des hommes et des dieux,  
    Empennés de flammèches ?

Mais je te pri', dis-moi, est-ce point le dieu Mars,  
Quand il revient chargé du butin des soldars  
    Tués à la bataille ?  
Ou bien si c'est Vulcain qui dedans ses fourneaux  
Après les tiens perdus t'en refait de nouveaux  
    Et toujours t'en rebaille ?

Pauvret, répond Amour, eh quoi ! ignores-tu  
La rigueur, la douceur, la force, la vertu  
    Des beaux yeux de t'amie ?  
Plus je répands de traits sur hommes et sur dieux,  
Et plus d'un seul regard m'en fournissent les yeux  
    De ta belle Marie.

## XXXI

J'ai pour maitresse une étrange Gorgone,  
Qui va passant les Anges en beauté :  
C'est un vrai Mars en dure cruauté;  
En chasteté, la fille de Latone.

Quand je la vois, mille fois je m'étonne,  
La larme à l'œil, ou que ma fermeté  
Ne la fléchit, ou que sa dureté  
Ne me conduit d'où plus on ne retourne.

De la nature un cœur je n'ai receu ;  
Ainçois plutôt, pour se nourrir en feu,  
En lieu de lui j'ai une salamandre :

Mon cœur n'est point ni de terre ni d'eau  
Ni d'air léger. Il est fait d'un flambeau  
Qui se consume et n'est jamais en cendre.

## XXXII

Sitôt que tu as bu quelque peu de rosée,  
Soit de nuit, soit de jour, ès feuilles d'un buisson,  
Pendant les ailes bas, tu dis une chanson  
D'une note rustique à ton gré composée.

Las! aussi comme toi j'ai la voix disposée  
A chanter en ce bois, mais en autre façon :  
Car toujours en pleurant je dégoise mon son.  
Aussi j'ai toujours l'âme en larmes arrosée.

Je te gagne à chanter, d'autant que tu ne pleures,  
Sinon trois mois en l'an, et moi à toutes heures,  
Navré d'une beauté qui me tient en servage.

Mais, hélas! rossignol, ou bien à mes chansons  
(Si quelque amour te point) accorde tes doux sons,  
Ou laisse-moi tout seul pleurer en ce bocage.

## XXXIII

Belle, gentille, honnête, humble et douce Marie,  
Qui mon cœur en vos yeux prisonnier détenez,  
Et qui par monts, par vaux, comme esclave menez  
De votre blanche main ma prisonnière vie,

Hé! quantesfois le jour me prend-il une envie  
De rompre vos liens; mais plus vous me donnez  
Espoir de liberté, plus vous m'emprisonnez  
L'âme, qui languirait sans vous être asservie.

Ah! je vous aime tant que je suis fol pour vous!  
J'ai perdu ma raison, et ma langue débile  
Au milieu des propos vous nomme à tous les coups,

Vous, comme son sujet, sa parole et son style,  
Et qui parlant ne fait qu'interpréter sinon  
Mon esprit qui ne pense en rien qu'en votre nom.

## MADRIGAL

Comment au départir adieu pourrai-je dire,  
Duquel le souvenir tant seulement me pâme ?  
Adieu, ma chère vie ; adieu, ma seconde âme,  
Adieu, mon cher souci, pour qui seul je soupire ;

Adieu le bel objet de mon plaisant martyr,  
Adieu, bel œil divin qui m'englace et m'enflamme ;  
Adieu, ma douce glace ; adieu, ma douce flamme ;  
Adieu, par qui je vis et par qui je respire.

Adieu, belle, humble, honnête et gentille maîtresse ;  
Adieu les doux liens où vous m'avez tenu,  
Maintenant en travail, maintenant en liesse.  
Il est temps de partir, le jour en est venu.

Je vous conjure ici, par Amour notre Dieu,  
De prendre cependant mon cœur. Tenez, maîtresse,  
Voi-le-là, baissez-moi, gardez-le, et puis, adieu.



## XXXIV

Quand je vous vois, ma gentille maîtresse,  
Je deviens fol, sourd, muet et sans âme;  
Dedans mon sein mon pauvre cœur se pâme,  
Entre-surpris de joie et de tristesse.

Par tout mon chef le poil rebours se dresse,  
De glace froide une fièvre m'enflamme  
Veines et nerfs. En tel état, ma Dame,  
Je suis pour vous quand à vous je m'adresse.

Mon œil craint plus les vôtres qu'un enfant  
Ne craint la verge, ou la fille sa mère,  
Et toutefois vous ne m'êtes sévère,

Sinon au point que l'honneur vous défend.  
Mais c'est assez, puisque de ma misère  
La guérison d'autre part ne dépend.

## XXXV

Mes soupirs, mes amis, vous m'êtes agréables,  
D'autant que vous sortez pour un lieu qui le vaut.  
Je porte dans le cœur des flammes incurables;  
Le feu pourtant m'agrée et du mal ne me chaut.

Autant me plaît sentir le froid comme le chaud;  
Plaisir et déplaisir me sont biens incroyables.  
Bienheureux je m'estime aimant en lieu si haut,  
Bien que mon sort me mette au rang des misérables.

Des misérables? non, mais au rang des heureux.  
Un homme ne pourrait sans se voir amoureux  
Sentir en doux tourment que valent tes liesses.

Non, je ne voudrais pas pour l'or de l'univers  
N'avoir souffert les maux qu'en aimant j'ai soufferts  
Pour l'attente d'un bien qui vaut mille tristesses.

## XXXVI

J'ai cent mille tourments et n'en voudrais moins d'un,  
Tant ils me sont plaisants, pour vous, belle maîtresse;  
Un fâcheux déplaisir me vaut une liesse,  
Et jamais votre orgueil ne me fut importun.

Je suis bien assuré que, si jamais aucun  
Fut heureux en servant une humaine déesse,  
Sur tous les amoureux heureux je me confesse,  
Et ne veux point céder en bonheur à quelqu'un.

Tant plus je suis malade, et plus je suis dispos,  
J'appelle mon travail un gracieux repos.  
Amour m'apprend par cœur ce langage, et m'assure

Qu'il vaut trop mieux mourir pour si belle victoire  
Que de gagner ailleurs; il le dit, il le jure  
Par son arc et ses traits, et je le veux bien croire.

## XXXVII

Si quelque amoureux passe en Anjou par Bourgueil,  
Voie un pin élevé par dessus le village,  
Et là sur le sommet de son pointu feuillage,  
Verra ma liberté qu'un favorable accueil

A pendu pour trophée aux grâces d'un bel œil  
Qui depuis quinze mois me détient en servage,  
Mais servage si doux que la fleur de mon âge  
Est heureuse d'avoir le bien d'un si beau deuil.

Amour n'eût su trouver un arbre plus aimé  
Pour pendre ma dépouille, en qui fut transformé  
La jeune peau d'Atys sur la montagne Idée.

Mais entre Atys et moi il y a différence :  
C'est qu'il fut amoureux d'une vieille ridée,  
Et moi d'une beauté qui ne sort que d'enfance.

## CHANSON

Mais voyez, mon cher émoi !  
Voyez combien de merveilles  
Vous parfaites dedans moi  
Par vos beautés nonpareilles.

De telle façon vos yeux,  
Où toujours mon cœur s'envole,  
Votre front impérieux,  
Votre ris, votre parole

Me brûlent depuis le jour  
Que j'en eus la connaissance,  
Désirant d'extrême amour  
En avoir la jouissance,

Que sans l'aide de mes pleurs,  
Dont ma vie est arrosée,  
Longtemps a que les chaleurs  
D'amour l'eussent embrasée.

Au contraire, vos beaux yeux,  
Où toujours mon cœur s'envole,  
Votre front impérieux,  
Votre ris, votre parole

Me gèlent depuis le jour  
Que j'en eus la connaissance,  
Désirant par grande amour  
En avoir la jouissance ;

Que sans l'aide des chaleurs  
Dont mon âme est embrasée,  
Longtemps a que par mes pleurs  
En eau se fût épuisée.

Voyez donc, mon doux émoi !  
Voyez combien de merveilles  
Vous parfaites dedans moi  
Par vos beautés nonpareilles !

## LE VOYAGE DE TOURS OU LES AMOUREUX

THOINET ET PERROT

C'était en la saison que l'amoureuse Flore  
Faisait pour son ami les fleurettes éclore,  
Par les prés bigarrés d'autant d'émail de fleurs,  
Que le grand arc du ciel s'émaille de couleurs;  
Lorsque les papillons et les blondes avettes,  
Les uns chargés au bec, les autres aux cuissettes,  
Errent par les jardins, et les petits oiseaux,  
Voletant par les bois de rameaux en rameaux,  
Amassent la becquée, et parmi la verdure  
Ont souci comme nous de leur race future.

Thoinet, au mois d'avril, passant par Vendômois,  
Me mena voir à Tours Marion, que j'aimais,  
Qui aux noces était d'une sienne cousine;  
Et ce Thoinet aussi allait voir sa Francine,  
Que la grande Vénus, d'un trait plein de rigueur,  
Lui avait près le Clain écrite dans le cœur.

Nous partîmes tous deux du hameau de Coutures ;  
Nous passâmes Gâtine et ses hautes verdure ;  
Nous passâmes Marré, et vîmes à mi-jour  
Du pasteur Phelippot s'élever la grand'tour  
Qui de Beaumont la Ronce honore le village,  
Comme un pin fait honneur aux arbres d'un bocage.

Ce pasteur, qu'on nommait Phelippot le gaillard,  
Courtois, nous festoya jusques au soir bien tard.  
De là vîmes coucher au gué de Lengerie,  
Sous des saules plantés le long d'une prairie ;  
Puis, dès le point du jour redoublant le marcher,  
Nous vîmes en un bois s'élever le clocher  
De Saint-Côme, près Tours, où la noce gentille  
Dans un pré se faisait au beau milieu de l'île.

Là Francine dansait, de Thoinet le souci ;  
Là Marion ballait, qui fut le mien aussi ;  
Puis, nous mettant tous deux en l'ordre de la danse,  
Thoinet tout le premier cette plainte commence :

« Ma Francine, mon cœur, qu'oublier je ne puis,  
Bien que pour ton amour oublié je me suis,



Quand dure en cruauté tu passerais les ourses  
Et les torrents d'hiver débordés de leurs courses,  
Et quand tu porterais en lieu d'humaine chair  
Au fond de l'estomac pour un cœur un rocher ;  
Quand tu aurais sucé le lait d'une lionne,  
Quand tu serais, cruelle, une bête félonne,  
Ton cœur serait encor de mes pleurs adouci,  
Et ce pauvre Thoinet tu prendrais à merci.

« Je suis, s'il t'en souvient, Thoinet qui, dès jeunesse,  
Te voyant sur le Clain, t'appela sa maitresse,  
Qui musette et flageol à ses lèvres usa  
Pour te donner plaisir ; mais cela m'abusa,  
Car, te pensant fléchir comme une femme humaine,  
Je trouvai ta poitrine et ton oreille pleine,  
Hélas ! qui l'eût pensé ? de cent mille glaçons,  
Lesquels ne t'ont permis d'écouter mes chansons ;  
Et toutefois le temps, qui les prés de leurs herbes  
Dépouille d'an en an, et les champs de leurs gerbes,  
Ne m'a point dépouillé le souvenir du jour  
Ni du mois où je mis en tes yeux mon amour,  
Ni ne fera jamais, voire eussé-je avalée  
L'onde qui court là-bas sous l'obscur vallée.

« C'était au mois d'avril, Francine, il m'en souvient,  
Quand tout arbre fleurit, quand la terre devient  
De vieillesse en jouvence, et l'étrange arondelle  
Fait contre un soliveau sa maison naturelle ;  
Quand la limace, au dos qui porte sa maison,  
Laisse un trac sur les fleurs ; quand la blonde toison  
Va couvrant la chenille, et quand parmi les prés  
Volent les papillons aux ailes diaprées,  
Lors que fol je te vis, et depuis je n'ai pu  
Rien voir après tes yeux que tout ne m'ait déplu.

« Six ans sont jà passés ; toutefois, dans l'oreille  
J'entends encor le son de ta voix nonpareille,  
Qui me gagna le cœur, et me souvient encor  
De ta vermeille bouche et de tes cheveux d'or,  
De ta main, de tes yeux, et si le temps qui passe  
A depuis dérobé quelque peu de leur grâce,  
Hélas ! je ne suis moins de leurs grâces ravi  
Que je fus sur le Clain le jour que je te vi  
Surpasser en beauté toutes les pastourelles  
Que les jeunes pasteurs estimaient les plus belles ;  
Car je n'ai pas égard à cela que tu es,  
Mais à ce que tu fus, tant les amoureux traits

Te gravèrent dans moi, voire de telle sorte  
Que telle que tu fus telle au sang je te porte.

« Dès l'heure que le cœur des yeux tu me perças,  
Pour en savoir la fin je fis tourner le sas  
Par une Janeton qui au bourg de Crotelles  
Soit du bien, soit du mal, disait toutes nouvelles.

« Après qu'elle eut trois fois craché dedans son sein,  
Trois fois éternué, elle prit du levain,  
Le retâte en ses doigts, et en fit une image  
Qui te semblait de port, de taille et de visage ;  
Puis, tournoyant trois fois et trois fois marmonnant,  
De sa jartière alla tout mon col entourant,  
Et me dit : « Je ne tiens si fort de ma jartière  
Ton col, que ta vie est tenue prisonnière  
Par les mains de Francine, et seulement la mort  
Dénou'ra le lien qui te serre si fort ;  
Et n'espère jamais de vouloir entreprendre  
D'échauffer un glaçon qui te doit mettre en cendre. »  
Las ! je ne la crus pas, et, pour vouloir adonc  
En être plus certain, je fis couper le jonc  
La veille de Saint-Jean ; mais je vis sur la place  
Le mien, signe d'amour, croître plus d'une brasse,

Le tien demeurer court, signe que tu n'avais  
Souci de ma langueur et que tu ne m'aimais,  
Et que ton amitié, qui n'est point assurée,  
Ainsi que le jonc court est courte demeurée.

« Je mis pour t'essayer encore devant-hier  
Dans le creux de ma main des feuilles de coudrier ;  
Mais en tapant dessus nul son ne me rendirent,  
Et, flasques, sans sonner sur la main me fanirent,  
Vrai signe que je suis en ton amour moqué,  
Puisqu'en frappant dessus elles n'ont point craqué,  
Pour montrer par effet que ton cœur ne craquète,  
Ainsi que fait le mien, d'une flamme secrète.

« O ma belle Francine ! ô ma fière ! et pourquoi,  
En dansant, de tes mains ne me prends-tu le doigt ?  
Pourquoi, lasse du bal, entre ces fleurs couchée,  
N'ai-je sur ton giron ou la tête penchée,  
Ou la main sous ta cotte, ou la bouche dessus  
Tes deux tétins, de neige et d'ivoire conçus ?  
Te semblé-je trop vieil ? Encor la barbe tendre  
Ne fait que commencer sur ma joue à s'étendre,  
Et ta bouche, qui passe en beauté le coral,  
S'elle me veut baiser, ne se fera point mal ;

Mais, ainsi qu'un lézard se cache sous l'herbette,  
Sous ma blonde toison cacheras ta languette;  
Puis, en la retirant, tu tireras à toi  
Mon cœur, pour te baiser qui sortira de moi.

« Hélas ! prends donc mon cœur avecque cette paire  
De ramiers que je t'offre ; ils sont venus de l'aire  
De ce gentil ramier dont je t'avais parlé.  
Margot m'en a tenu plus d'une heure accolé,  
Les pensant emporter pour les mettre en sa cage ;  
Mais ce n'est pas pour elle, et demain davantage  
Je t'en rapporterai, avecques un pinson  
Qui déjà sait par cœur une belle chanson  
Que je fis l'autre jour dessous une aubépine,  
Dont le commencement est Thoinet et Francine.

« Ha ! cruelle, demeure, et tes yeux amoureux  
Ne détourne de moi ! Ha ! je suis malheureux,  
Car je connais mon mal, et si ai connaissance  
D'Amour et de sa mère, et quelle est leur puissance.  
Leur puissance est cruelle, et n'ont point d'autre jeu  
Sinon que de brûler nos cœurs à petit feu,  
Ou de les englacer, comme ayant pris leur être  
D'une glace ou d'un feu qu'on ne saurait connaître.

Ha ! que ne suis-je abeille ou papillon ! j'irais  
Malgré toi te baiser, et puis je m'assirais  
Sur tes tétins, afin de sucer de ma bouche  
Cette humeur qui te fait contre moi si farouche.

« O belle au doux regard ! Francine au beau sourcil !  
Baise-moi, je te prie, et m'embrasses ainsi  
Qu'un arbre est embrassé d'une vigne bien forte.

« Souvent un vain baiser quelque plaisir apporte.  
Je meurs ! tu me feras dépêcher ce bouquet,  
Que j'ai cueilli pour toi, de thym et de muguet,  
Et de la rouge fleur qu'on nomme cassandrette,  
Et de la blanche fleur qu'on appelle olivette,  
A qui Bellot donna et la vie et le nom,  
Et de celle qui prend de ton nom son surnom.

« Las ! où fuis-tu de moi ? Ha ! ma fière ennemie,  
Je m'en vais dépouiller jaquette et souquenie,  
Et m'en courrai tout nu au haut de ce rocher  
Où tu vois ce garçon à la ligne pêcher,  
Afin de me lancer à corps perdu dans Loire  
Pour laver mon souci, ou afin de tant boire

D'écumes et de flots, que la flamme d'aimer  
Par l'eau contraire au feu se puisse consumer. »

Ainsi disait Thoinet, qui se pâma sur l'herbe,  
Presque transi de voir sa dame si superbe  
Qui riait de son mal, sans daigner seulement  
D'un seul petit clin d'œil apaiser son tourment.

J'ouvrais déjà la lèvre après Thoinet pour dire  
De combien Marion était encore pire,  
Quand j'avise sa mère en hâte gagner l'eau,  
Et sa fille emmener avec elle au bateau,  
Qui, se jouant sur l'onde, attendait cette charge,  
Lié contre le tronc d'un saule au faite large.

Jà les rames tiraient le bateau bien pansu,  
Et la voile, en enflant son grand repli bossu,  
Emportait le plaisir qui mon cœur tient en peine,  
Quand je m'assis au bord de la première arène,  
Et, voyant le bateau qui s'enfuyait de moi,  
Parlant à Marion, je chantai ce convoi :

« Bateau qui par les flots ma chère vie emportes,  
Des vents en ta faveur les haleines soient mortes,

Et le banc périlleux qui se trouve parmi  
Les eaux ne t'enveloppe en son sable endormi;  
Que l'air, le vent et l'eau favorisent ma dame,  
Et que nul flot bossu ne détourbe sa rame;  
En guise d'un étang sans vague, paresseux,  
Aille le cours de Loire, et son limon crasseux  
Pour ce jourd'hui se change en gravelle menue,  
Pleine de maint rubis et mainte perle élue.

« Que les bords soient semés de mille belles fleurs  
Représentant sur l'eau mille belles couleurs,  
Et le troupeau nymphal des gentilles Naïades  
A l'entour du vaisseau fasse mille gambades,  
Les unes balayant des paumes de leurs mains  
Les flots devant la barque, et les autres leurs seins  
Découvrant à fleur d'eau, et d'une main ouvrière  
Conduisent le bateau le long de la rivière.

« L'azuré martinet puisse voler devant  
Avecques la mouette, et le plongeon, suivant  
Son malheureux destin, pour le jourd'hui ne songe  
En sa belle Hespérie, et dans l'eau ne se plonge;  
Et le héron criard, qui la tempête fuit,  
Haut pendu dedans l'air, ne fasse point de bruit;



Ains tout gentil oiseau qui va cherchant sa proie  
Par les flots poissonneux bienheureux te convoie,  
Pour sûrement venir avec ta charge au port,  
Où Marion verra peut-être sur le bord  
Une orme des longs bras d'une vigne enlacée,  
Et, la voyant ainsi doucement embrassée,  
De son pauvre Perrot se pourra souvenir,  
Et voudra sur le bord embrassé le tenir.

« On dit au temps passé que quelques-uns changèrent  
En rivière leur forme, et eux-mêmes nagèrent  
Au flot qui de leur sang goutte à goutte saillait  
Quand leur corps ondoyant peu à peu défaillait.

« Que ne puis-je muer ma ressemblance humaine  
En la forme de l'eau qui cette barque emmène !  
J'irais en murmurant sous le fond du vaisseau,  
J'irais tout alentour, et mon amoureuse eau  
Baiserait or' sa main, ore sa bouche franche,  
La suivant jusqu'au port de la Chapelle blanche ;  
Puis, laissant mon canal pour jouir de mon veuil,  
Par le trac de ses pas j'irais jusqu'à Bourgueil,  
Et là, dessous un pin couché sur la verdure,  
Je voudrais revêtir ma première figure.

« N'y a-t-il point quelque herbe en ce rivage ici  
Qui ait le goût si fort qu'elle me puisse ainsi  
Muer, comme fit Glaucque, en aquatique monstre  
Qui, homme ni poisson, homme et poisson se montre ?  
Je voudrais être Glaucque et avoir dans mon sein  
Les pommes qu'Hippomène élançait de sa main  
Pour gagner Atalante. Afin de te surprendre,  
Je les ru'rais sur l'eau, et te ferais apprendre  
Que l'or n'a seulement sur la terre pouvoir,  
Mais qu'il peut dessus l'eau les femmes décevoir.  
Or cela ne peut être, et ce qui se peut faire  
Je le veux achever afin de te complaire ;  
Je veux soigneusement ce coudrier arroser,  
Et des chapeaux de fleurs sur ses feuilles poser ;  
Et avec un poinçon je veux dessus l'écorce  
Engraver de ton nom les six lettres à force,  
Afin que les passants, en lisant : Marion,  
Fassent honneur à l'arbre entaillé de ton nom.

« Je veux faire un beau lit d'une verte jonchée,  
De pervenche feueillue encontre-bas couchée,  
De thym qui fleure bon et d'aspic porte-épi,  
D'odorant poliot contre terre tapi,

De nufard toujours vert qui les tables imite,  
Et de jonc qui les bord des rivières habite.

« Je veux jusques au coude avoir l'herbe, et si veux  
De roses et de lys couronner mes cheveux;  
Je veux qu'on me défonce une pipe angevine,  
Et en me souvenant de ma toute divine,  
De toi, mon doux souci, épuiser jusqu'au fond  
Mille fois ce jourd'hui mon gobelet profond,  
Et ne partir d'ici jusqu'à tant qu'à la lie  
De ce bon vin d'Anjou la liqueur soit faillie.

« Melchior Champenois et Guillaume Manceau,  
L'un d'un petit rebec, l'autre d'un chalumeau,  
Me chanteront comment j'eus l'âme depourvue  
De sens et de raison sitôt que je t'eus vue,  
Puis chanteront comment, pour fléchir ta rigueur,  
Je t'appelai ma vie et te nommai mon cœur,  
Mon œil, mon sang, mon tout; mais ta haute pensée  
N'a voulu regarder chose tant abaissée.  
Ains en me dédaignant tu aimas autre part  
Un qui son amitié chichement te départ.  
Voilà comme il te prend pour mépriser ma peine,  
Et le rustique son de mon tuyau d'aveine.

« Ils diront que mon teint vermeil auparavant  
Se perd comme une fleur qui se fanît au vent,  
Que mon poil devient blanc et que la jeune grâce  
De mon nouveau printemps de jour en jour s'efface,  
Et que, depuis le mois que l'Amour me fit tien,  
De jour en jour plus triste et plus vieil je devien.

« Puis ils diront comment les garçons du village  
Disent que ta beauté touche déjà sur l'âge,  
Et qu'au matin le coq, dès la pointe du jour,  
Ne verra plus sortir ceux qui te font l'amour.  
Bien fol est qui se fie en sa belle jeunesse,  
Qui si tôt se dérobe et si tôt nous délaisse.  
La rose à la parfin devient un grattecul,  
Et tout avec le temps par le temps est vaincu.  
Quel passetemps prends-tu d'habiter la vallée  
De Bourgueil, où jamais la Muse n'est allée?  
Quitte-moi ton Anjou et viens en Vendômois.  
Là s'élèvent au ciel les sommets de nos bois,  
Là sont mille taillis et mille belles plaines,  
Là gargouillent les eaux de cent mille fontaines,  
Là sont mille rochers, où écho à l'entour,  
En résonnant mes vers, ne parle que d'Amour.

« Ou bien, si tu ne veux, il me plaît de me rendre  
Angevin, pour te voir et ton langage apprendre ;  
Et là, pour te fléchir, les hauts vers que j'avais  
En ma langue traduits du Pindare grégeois,  
Humble je redirai en un chant plus facile  
Sur le doux chalumeau du pasteur de Sicile.

« Là, parmi tes sablons, Angevin devenu,  
Je veux vivre sans nom comme un pauvre inconnu,  
Et dès l'aube du jour avec toi mener paître  
Auprès du port Guyet notre troupeau champêtre ;  
Puis sur le chaud du jour je veux en ton giron  
Me coucher sous un chêne, où l'herbe à l'environ  
Un beau lit nous fera de mainte fleur diverse  
Pour nous coucher tous deux sous l'ombre à la renverse ;  
Puis au soleil penchant nous mènerons nos bœufs  
Boire sur le sommet des ruisselets herbeux,  
Et les ramènerons au son de la musette,  
Puis nous endormirons dessus l'herbe mollette.

« Là, sans ambition de plus grands bien avoir,  
Contenté seulement de t'aimer et te voir,  
Je passerai mon âge, et sur ma sépulture  
Les Angevins mettraient cette brève écriture :

« Celui qui gît ici, touché de l'aiguillon  
Qu'Amour nous laisse au cœur, garda comme Apollon  
Les troupeaux de sa dame, et en cette prairie  
Mourut en bien-aimant une belle Marie;  
Et elle après sa mort mourut aussi d'ennui,  
Et sous ce vert tombeau repose avecque lui. »

A peine avais-je dit quand Thoinet se dépâme,  
Et à soi revenu allait après sa dame;  
Mais je le retirerai, le menant d'autre part  
Pour chercher à loger, car il était bien tard.

Nous avons jà passé la sablonneuse rive  
Et le flot qui bryant contre le pont arrive,  
Et jà dessus le pont nous étions parvenus,  
Et nous apparaissait le tombeau de Turnus,  
Quand le pasteur Janot tout gaillard nous emmène  
Dedans son toit couvert de javelles d'aveine.

## XXXVIII

Maîtresse, de mon cœur vous emportez la clef,  
La clef de mes pensers et la clef de ma vie ;  
Et toutefois, hélas ! je ne leur porte envie,  
Pourvu que vous ayez pitié de leur meschef.

Vous me laissez tout seul en un tourment si gref  
Que je mourrai de deuil, d'ire et de jalousie :  
Tout seul, je le voudrais ; mais une compagnie  
Vous me donnez de pleurs qui coulent de mon chef.

Que maudit soit le jour que la flèche cruelle  
M'engrava dans le cœur votre face si belle,  
Vos cheveux, votre front, vos yeux et votre port.

Je devais mourir lors sans plus tarder une heure ;  
Le temps que j'ai vécu depuis telle blessure  
Aussi bien n'a servi qu'à m'allonger la mort.

## XXXIX

Quand je suis tout baissé sur votre belle face,  
Je vois dedans vos yeux je ne sais quoi de blanc,  
Je ne sais quoi de noir, qui m'émeut tout le sang,  
Et qui jusques au cœur de veine en veine passe.

Je vois dedans Amour qui va changeant de place,  
Ores bas, ores hant, toujours me regardant,  
Et son arc contre moi coup sur coup débandant.  
Las ! si je faux, Raison, que veux-tu que j'y fasse ?

Tant s'en faut que je sois alors maître de moi  
Que je vendrais mon père et trahirais mon roi,  
Mon pays et ma sœur, mes frères et ma mère ;

Tant je suis hors de sens après que j'ai tâté  
A longs traits amoureux de la poison amère,  
Qui sort de ces beaux yeux dont je suis enchanté.



## XL

Je reçois plus de joie à regarder vos yeux  
Qu'à boire, qu'à manger, qu'à dormir, ni qu'à faire  
Chose qui soit à l'âme ou au corps nécessaire,  
Tant de votre regard je suis ambitieux.

Pour ce, ni froid hiver, ni été chaleureux  
Ne me peut empêcher que je n'aïlle complaire  
A ce cruel plaisir, qui me rend tributaire  
De vos yeux, qui me sont si doux et rigoureux.

Marie, vous avez de vos lentes œillades  
Gâté de mes deux yeux les lumières malades,  
Et si ne vous chaut point du mal que m'avez fait,

Au moins guérissez-les, ou confessez l'offense;  
Si vous la confessez, je serai satisfait,  
Me donnant un baiser pour toute récompense.

## XLI

Si j'étais Jupiter, Maîtresse, vous seriez  
Mon épouse Junon ; si j'étais roi des ondes,  
Vous seriez ma Téthys, reine des eaux profondes,  
Et pour votre maison l'Océan vous auriez.

Si la terre était mienne, avec moi vous tiendriez  
L'empire de la terre aux mamelles fécondes,  
Et, dessus un beau coche en longues tresses blondes,  
Par le peuple en honneur déesse vous iriez.

Mais je ne suis pas Dieu, et si ne le puis être :  
Le ciel pour vous servir seulement m'a fait naître.  
De vous seule je prends mon sort aventureux.

Vous êtes tout mon bien, mon mal et ma fortune.  
S'il vous plaît de m'aimer je deviendrai Neptune,  
Tout Jupiter, tout Roi, tout riche et tout heureux.

## XLII

Marie, ainçois mon ciel, mon sort et mon destin,  
Quand d'un baiser d'amour votre bouche me baise  
Je suis tout éperdu, tant le cœur me bat d'aise.  
Entre vos doux baisers puissé-je prendre fin !

Il sort de votre bouche un doux flair qui le thym,  
Le jasmin et l'œillet, la framboise et la fraise  
Surpasse de douceur, tant une douce braise  
Vient de la bouche au cœur par un nouveau chemin,

Il sort de vos tétins une odoreuse haleine,  
(Je meurs en y pensant) de parfum toute pleine,  
Digne d'aller au ciel embaumer Jupiter.

Mais, quand toute mon âme en plaisir se consomme  
Mourant dessus vos yeux, lors, pour me dépiter,  
Vous fuyez de mon col pour baiser un jeune homme.

## XLIII

Madame, baissez-moi : non, ne me baissez pas ;  
Mais tirez-moi le cœur de votre douce haleine ;  
Non, ne le tirez pas ; mais hors de chaque veine  
Sucez-moi toute l'âme éparse entre vos bras.

Non, ne la sucez pas : car après le trépas  
Que serais-je, sinon une semblance vaine,  
Sans corps dessus la rive, où l'Amour ne démène,  
Comme il fait ici-haut, qu'en feintes ses ébats ?

Pendant que nous vivons, entr'aimons-nous, Marie,  
Amour ne règne point sur la troupe blêmie  
Des morts, qui sont sillés d'un long somme de fer.

C'est abus que Pluton ait aimé Proserpine :  
Si doux soin n'entre point en si dure poitrine,  
Amour règne en la terre, et non point en enfer.

## XLIV

Comme d'un ennemi je veux en toute place  
M'éloigner de vos yeux, qui m'ont le cœur déçu,  
Petits yeux de Vénus par lesquels j'ai reçu  
Le coup mortel au sang qui d'outre en outre passe.

Je vois toujours dans eux Amour qui me menace;  
Au moins, voyant son arc, je l'ai bien aperçu;  
Mais remparer mon cœur contre lui je n'ai su  
Dont les traits fausserait une forte cuirasse.

Or, pour ne les voir plus, je veux aller bien loin  
Vivre dessus le bord d'une mer solitaire;  
Encore j'ai grand'peur de ne perdre le soin,

Qui, hôte de mon cœur, y loge nuit et jour.  
On peut bien sur la mer un long voyage faire,  
Mais on ne peut changer ni de cœur ni d'amour.

## XLV

Astres qui dans le ciel rouez votre voyage,  
D'où vient notre destin de la Parque ordonné,  
Si ma Muse autrefois vos honneurs a sonné,  
Détournez, s'il vous plaît, mon malheureux présage.

Cette nuit en dormant, sans faire aucun outrage  
A l'anneau que Marie au soir m'avait donné,  
S'est rompu dans mon doigt, et, du fait étonné,  
J'ai senti tout mon cœur bouillonner d'une rage.

Si ma dame parjure a pu rompre sa foi  
Ainsi que cet anneau s'est rompu dans mon doigt,  
Astres, je veux mourir, envoyez-moi le Somme,

Somme aux liens de fer, ennemi du Soleil,  
Et faites, s'il est vrai, que mes yeux il assomme  
Pour victime éternelle au frère du Sommeil.

## XLVI

Vos yeux étaient blessés d'une humeur enflammée,  
Qui m'ont gâté les miens d'une semblable humeur;  
Et, pour ce que vos yeux aux miens ont fait douleur,  
Je vous ai d'un nom grec Sinope surnommée.

Mais cette humeur mauvaise au cœur est dévalée,  
Et là comme maîtresse a pris force et vigueur,  
Gâtant mon pauvre sang d'une blême langueur,  
Qui jà par tout le corps lente s'est écoulée.

Mon cœur environné de ce mortel danger,  
En voulant résister au malheur étranger,  
A converti mon sang en larmes et en pluie,

Afin que par les yeux, auteurs de mon souci,  
Mon malheur fût noyé, ou que par eux aussi,  
Fuyant devant le feu, j'épuisasse ma vie.

## XLVII

Ha ! que je porte et de haine et d'envie  
Au médecin qui vient soir et matin,  
Sans nul propos, tâtonner le tétin,  
Le sein, le ventre et les flancs de m'amie !

Las ! il n'est pas si soigneux de sa vie  
Comme elle pense ; il est méchant et fin :  
Cent fois le jour ne la vient voir qu'afin  
De voir son sein, qui d'aimer le convie.

Vous qui avez de sa fièvre le soin,  
Parents, chassez ce médecin bien loin  
Ce médecin amoureux de Marie

Qui fait semblant de la venir panser.  
Que plût à Dieu, pour l'en récompenser,  
Qu'il eût mon mal et qu'elle fût guérie !



## CHANSON

Vu que tu es plus blanche que le lis,  
Qui t'a rougi la lèvre vermeillette?  
Pour l'embellir, qui est-ce qui t'a mis  
Dessus ton sein cette couleur rougette?

Qui t'a noirci les arcs de tes sourcils?  
Qui t'a noirci tes yeux brunets, Madame?  
O corps divin, sujet de mes soucis!  
O doux regard qui me réjouit l'âme!

O douce, belle, honnête cruauté,  
Qui doucement me contrains de te suivre!  
O fière, ingrate et fâcheuse beauté,  
Avecques toi je veux mourir et vivre!

## XLVIII

Chacun qui voit ma couleur triste et noire,  
Me dit : Ronsard, vous êtes amoureux.  
Mais ce bel œil qui me fait langoureux  
Le sait, le voit, et si ne le veut croire.

Hé! que me sert que mon mal soit notoire  
A un chacun, quand son trait rigoureux,  
Par ne sais quel désastre malheureux,  
Me fait la plaie, et si la prend à gloire?

J'ai beau pleurer, protester et jurer,  
J'ai beau promettre et cent fois assurer  
Qu'autre jamais n'aura sur moi puissance,

Elle s'ébat de me voir en langueur,  
Et plus de moi je lui donne assurance,  
Moins me veut croire, et m'appelle un moqueur.

## CHANSON

Quand je te veux raconter mes douleurs,  
Et de quel mal en te servant je meurs,  
Et quel venin dessèche ma moelle,  
Ma voix tremblotte et ma langue chancelle,  
Mon cœur se pâme et le sang me tressaut ;  
En même instant j'endure froid et chaud,  
Sur mes genoux se fond une gelée,  
Jusqu'aux talons une sueur salée  
De tout mon corps comme un fleuve se suit,  
Et sur mes yeux nage une obscure nuit :  
Tant seulement mes larmes abondantes  
Sont les témoins de mes flammes ardentes,  
De mes soupirs et de mon long souci,  
Qui sans parler te demandent merci.

## CHANSON

Je suis tellement amoureux,  
Qu'au vrai raconter je ne puis  
Ni où je suis, ni qui je suis  
Ni combien je suis malheureux.

J'ai pour mon hôte nuit et jour,  
Comme un tigre, un cruel émoi  
Qui va pratiquant dessus moi  
Toutes les cruautés d'Amour.

Et si mon cœur ne peut s'armer  
Contre l'œil qui le navre à tort :  
Car, plus il me donne la mort,  
Plus je suis contraint de l'aimer.

## XLIX

Si vous pensez qu'Avril et sa belle verdure  
De votre fièvre quarte effacent la langueur,  
Vous êtes bien trompée; il faut guérir mon cœur  
Du chaud mal dont il meurt, duquel vous n'avez cure.

Il faut premier guérir l'ancienne pointure  
Que vos yeux en mon sang me font par leur rigueur,  
Et en me guérissant vous reprendrez vigueur  
Du mal que vous souffrez et du mal que j'endure.

La fièvre qui vous ard ne vient d'autre raison  
Sinon de moi qui fis aux dieux une oraison  
Pour me contrevenger, de vous faire malade.

Vous souffrez à bon droit. Quoi! voulez-vous guérir,  
Et si ne voulez pas vos amis secourir,  
Que vous guéririez bien seulement d'une œillade!

## L

J'ai désiré cent fois me transformer, et d'être  
Un esprit invisible, afin de me cacher  
Au fond de votre cœur, pour l'humeur rechercher  
Qui vous fait contre moi si cruelle apparaître.

Si j'étais dedans vous, au moins je serais maître  
De l'humeur qui vous fait contre l'Amour pécher,  
Et si n'auriez ni poulx ni nerfs dessous la chair  
Que prompt je ne cherchasse afin de vous connaître.

Je saurais, malgré vous et vos complexions,  
Toutes vos volontés et vos conditions,  
Et chasserais si bien la froideur de vos veines

Que les flammes d'amour vous y allumeriez ;  
Puis, quand je les verrais de son feu toutes pleines,  
Je redeviendrais homme, et lors vous m'aimeriez.

## LI

Tu as beau, Jupiter, l'air de flammes dissoudre  
Et faire d'un grand bruit galoper tes chevaux,  
Ronflants à longs éclairs par le creux des nuaux,  
Et en cent mille éclats coup sur coup les découdre.

Je ne crains tes éclairs, ni ton son, ni ta foudre,  
Comme le cœur peureux des autres animaux :  
Il y a trop longtemps que les foudres jumeaux  
Des yeux de ma maîtresse ont mis le mien en poudre.

Je n'ai plus ni tendons, ni artères, ni nerfs,  
Les feux trop violents qu'en aimant j'ai soufferts  
M'ont tourné tout le corps et toute l'âme en cendre,

Je ne suis plus un homme (ô étrange meschef!)  
Mais un fantôme vain qu'on ne saurait plus prendre,  
Tant la foudre amoureuse est chute sur mon chef.

## LII

Veux-tu savoir, Brués, en quel état je suis?  
Je te le veux conter : d'un pauvre misérable  
Il n'y a nul malheur, tant soit-il pitoyable,  
Que je n'aïlle passant d'un seul de mes ennuis.

Je tiens tout, je n'ai rien; je veux, et si ne puis.  
Je revis, je remeurs, ma plaie est incurable.  
Qui veut servir Amour, ce tyran exécration,  
Pour toute récompense il reçoit de tels fruits.

Pleurs, larmes et soupirs accompagnent ma vie  
Langueur, douleur, regret, soupçon et jalousie.  
Transporté d'un penser qui me vient décevoir,

Je meurs d'impatience : et plus je ne sens vivre  
L'espérance en mon cœur, mais le seul désespoir,  
Qui me guide à la mort, et je le veux bien suivre.



## LIII

Quiconque voudra suivre Amour ainsi que moi,  
Celui se délibère en pénible tristesse  
Vivre comme je vis : il plût à la déesse  
Qui tient Cypre en ses mains d'ordonner telle loi.

Après avoir souffert les maux que je reçois,  
Il mourra de langueur, et sa fière maîtresse,  
Le voyant trépassé, sautera de liesse  
Sur le tombeau du mort, se moquant de sa foi.

Allez donc, Amoureux, faire service aux dames !  
Offrez-leur pour présent et vos corps et vos âmes  
Et vous en recevrez un salaire bien doux !

Je crois que Dieu les fit à fin de nuire à l'homme ;  
Il les fit, Pardaillan, pour notre malheur, comme  
Les tigres, les lions, les serpents et les loups.

## LIV

J'avais cent fois juré de jamais ne revoir  
(O serment d'amoureux!) l'angélique visage  
Qui depuis quinze mois en pénible servage  
Emprisonne mon cœur, que je ne puis ravoir.

J'en avais fait serment; mais je n'ai le pouvoir  
D'être seigneur de moi, car mon traître courage,  
Violenté d'amour et conduit par usage,  
Y reconduit mes pieds, abusé d'un espoir.

Le Destin, Pardaillan, est une forte chose :  
L'homme, animal prudent, ses affaires dispose,  
Mais le Ciel fait tourner ses desseins au rebours.

Je sais bien que je fais ce que je ne dois faire,  
Je sais bien que je suis de trop folles amours;  
Mais quoi! puisque le Ciel délibère au contraire.

## LV

A REMY BELLEAU

Ne me suis point, Belleau, allant à la maison  
De celle qui me tient en douleur non pareille ;  
Ignorest-tu les vers chantés par la corneille  
A Mopse, qui suivait la trace de Jason ?

« Prophète, dit l'oiseau, tu n'as point de raison  
De suivre cet amant qui tout seul s'appareille  
D'aller voir ses amours ; peu sage est qui conseille  
Et qui suit un amant quand il n'en est saison. »

Pour ton profit, Belleau, que ton regard ne voie  
Celle qui par les yeux la plaie au cœur m'envoie,  
De peur qu'il ne reçoive un mal au mien pareil.

Il suffit que sans toi, je sois seul misérable ;  
Reste sain, je te pri', pour être secourable  
A ma douleur extrême et m'y donner conseil.

## CHANSON

Comme la cire peu à peu,  
Quand près de la flamme on l'approche,  
Se fond à la chaleur du feu,  
Ou comme au faite d'une roche  
La neige encore non foulée  
Au soleil se perd écoulée;

Quand tuournes tes yeux ardents  
Sur moi d'une œillade subtile,  
Je sens tout mon cœur au dedans  
Qui se consomme et se distille,  
Et ma pauvre âme n'a partie  
Qui ne soit en feu convertie.

Comme une rose qu'un amant  
Cache au sein de quelque pucelle  
Qu'elle enferme bien chèrement  
Près de son tétin qui pommèle,

Puis choit fanée sur la place  
Au soir quand elle se délace,

Et comme un lis par trop lavé  
De quelque pluie printanière  
Penche à bas son chef aggravé  
Dessus la terre nourricière,  
Sans que jamais il se relève,  
Tant l'humeur pesante le grève;

Ainsi ma tête à mes genoux  
Me tombe, et mes genoux à terre;  
Sur moi ne bat veine ni poul,  
Tant la douleur le cœur me serre;  
Je ne puis parler, et mon âme  
Engourdie en mon corps se pâme.

Lors ainsi pâmé je mourrais  
Si d'un seul baiser de la bouche  
Mon âme tu ne secourais  
Et mon corps, froid comme une souche,  
Me resoufflant en chaque veine  
La vie par ta douce haleine,

Mais c'est pour être tourmenté  
De plus longue peine ordinaire  
Comme le cœur de Prométhée,  
Qui se renaît à sa misère,  
Éternel repas misérable  
De son vautour insatiable

## LVI

Si j'avais un haineux qui me voulut la mort,  
Pour me venger de lui je ne voudrais lui faire  
Que regarder les yeux de ma douce contraire,  
Qui, si fiers contre moi, me font si doux effort.

Cette punition, tant son regard est fort,  
Lui serait une horreur, et se voudrait défaire;  
Ni le même plaisir ne lui saurait lui plaire,  
Seulement au trépas serait son réconfort.

Le regard monstrueux de la Méduse antique  
Au prix du sien n'est rien que fable poétique :  
Méduse seulement tournait l'homme en rocher,

Mais celle-ci en-roche, en-eau, en-glace, en-foue,  
Ceux qui de ses regards osent bien approcher,  
Et si en les tuant la mignonne se joue.

## LVII

J'aurai toujours en l'âme attachés les rameaux  
Du lierre où ma dame osa premier écrire  
L'amour qu'elle n'osait de sa bouche me dire,  
Pour crainte d'un seigneur, la cause de mes maux.

Sur toi jamais hiboux, orfraies ni corbeaux  
Ne se viennent brancher ; jamais ne puisse nuire  
Le fer à tes rameaux, et à toi soit l'empire,  
O lierre amoureux, de tous les arbrisseaux.

Non pour autre raison le grand fils de Sémèle  
Environne de toi sa perruque immortelle  
Que pour récompenser le bien que tu lui fis,

Quand pleine de sanglots Ariadne laissée  
Comme sur un papier lui traça ses ennuis,  
Écrivant dessus toi s'amour et sa pensée.



## MADRIGAL

Amour voulut le corps de cette mouche prendre  
Qui fait courir les bœufs en été par les bois ;  
Puis il choisit un trait sur tous ceux du carquois,  
Qui piquant sait le mieux dedans les cœurs descendre.

Il éloigna ses mains et fit son arc étendre  
En croissant qui se courbe aux premiers jours du mois,  
Puis me lâcha le trait, contre qui le harnois  
D'Achille ni d'Hector ne se pourrait défendre.

Après qu'il m'eût blessé, en riant s'envola,  
Et par l'air mon esprit avec lui s'en alla ;  
Mais toutefois au cœur me demeura la plaie,

Laquelle pour néant cent fois le jour j'essaie  
De la vouloir guérir ; mais tel est son effort  
Que je vois bien qu'il faut que malgré moi je l'aie,  
Et que pour la guérir le remède est la mort.

## CHANSON

Voulant, ô ma douce moitié,  
T'assurer que mon amitié  
Jamais ne se verra faillie,  
Je te fis, pour t'assurer mieux,  
Un serment juré par mes yeux,  
Et par mon cœur, et ma vie.

— Tu jures ce qui n'est à toi;  
Ton cœur et tes yeux sont à moi  
D'une promesse irrévocable,  
Ce me dis-tu. — Las! pour le moins  
Reçois mes larmes pour témoins  
Que ma parole est véritable!

Alors, belle, tu me baisas,  
Et doucement désattisas  
Le feu qui brûle mon courage;  
Puis tu fis signe de ton œil  
Que tu recevais bien mon deuil  
Et mes larmes pour témoignage.

## LVIII

A JACQUES GRÉVIN

A Phébus, mon Grévin, tu es du tout semblable  
De face et de cheveux, et d'art et de savoir.  
A tous deux dans le cœur Amour a fait avoir  
Pour une belle dame une plaie incurable.

Ni herbe ni onguent ne t'est point secourable,  
Car rien ne peut forcer de Vénus le pouvoir;  
Seulement tu peux bien par tes vers recevoir  
A ta plaie amoureuse un secours allégeable.

En chantant, mon Grévin, on charme le souci;  
Le cyclope etnéan se guérissait ainsi,  
Chantant sur son flageol sa belle Galatée.

La peine découverte adoucit notre ardeur;  
Ainsi moindre devient la plaisante langueur  
Qui vient de trop aimer, quand elle est bien chantée.

## LIX

Marie, tout ainsi que vous m'avez tourné  
Ma raison, qui de libre est maintenant servile,  
Ainsi m'avez tourné mon grave premier style,  
Qui pour chanter si bas n'était point ordonné.

Au moins si vous m'aviez pour ma perte donné  
Congé de manier votre cuisse gentile,  
Ou bien si vous étiez à mes désirs facile,  
Je n'eusse regretté mon style abandonné.

Las ! ce qui plus me deult, c'est que vous n'êtes pas  
Contente de me voir ainsi parler si bas,  
Qui soulait m'élever d'une muse hautaine ;

Mais, me rendant à vous, vous me manquez de foi,  
Et si me traitez mal, et, sans m'ôter de peine,  
Toujours vous me liez et triomphez de moi.

## CHANSON

Si je t'assauls, Amour, dieu qui m'es trop connu,  
En vain je te ferai dans ton camp des alarmes :  
Tu es un vieux routier, et bien appris aux armes,  
Et moi jeune guerrier, malappris et tout nu.

Si je fuis devant toi, je ne saurais aller  
En lieu que je ne sois devancé de ton aile;  
Si je veux me cacher, l'amoureuse étincelle  
Qui reluit en mon cœur me viendra déceler.

Si je veux m'embarquer, tu es fils de la mer;  
Si je m'enlève au ciel, ton pouvoir y commande;  
Si je tombe aux enfers, ta puissance y est grande;  
Ainsi, maître de tout, force m'est de t'aimer.

Or je t'aimerai donc, bien qu'envis de mon cœur,  
Si c'est quelque amitié que d'aimer par contrainte,  
Toutefois comme on dit, on voit souvent la crainte  
S'accompagner d'amour, et l'amour de la peur.

## CHANSON

Je suis un demi-dieu quand, assis vis-à-vis  
De toi, mon cher souci, j'écoute les devis,  
Devis entre-rompus d'un gracieux sourire,  
Souris qui me retient le cœur emprisonné :  
Car, en voyant tes yeux, je me pâme étonné,  
Et de mes pauvres flancs un seul vent je ne tire.

Ma langue s'engourdit, un petit feu me court  
Frétilant sous la peau ; je suis muet et sourd,  
Et une obscure nuit dessus mes yeux demeure ;  
Mon sang devient glacé, l'esprit fuit de mon corps,  
Je tremble tout de crainte, et peu s'en faut alors  
Qu'à tes pieds étendu sans âme je ne meure.

## LX

J'ai l'âme pour un lit de regrets si touchée  
Que nul homme jamais ne fera que j'approuche  
De la chambre amoureuse, encore moins de la couche  
Où je vis ma maîtresse au mois de mai couchée.

Un somme languissant la tenait mi-penchée  
Dessus le coude droit fermant sa belle bouchè,  
Et ses yeux, dans lesquels l'archer Amour se couche,  
Ayant toujours la flèche à la corde encochée.

Sa tête en ce beau mois sans plus était couverte  
D'un riche escofion ouvré de soie verte,  
Où les Grâces venaient à l'envie se nicher

Et dedans ses cheveux choisissaient leur demeure.  
J'en ai tel souvenir que je voudrais qu'à l'heure,  
Mon cœur, pour n'y penser, fût devenu rocher.

## LXI

Caliste, pour aimer je crois que je me meurs ;  
Je sens de trop aimer la fièvre continue,  
Qui de froid, qui de chaud, jamais ne diminue,  
Ainçois de pis en pis rengrège mes douleurs.

Plus je veux refroidir mes bouillantes chaleurs,  
Plus Amour les rallume, et plus je m'évertue  
De réchauffer mon froid, plus la froideur me tue,  
Pour languir au milieu de deux divers malheurs.

Un ardent appétit de jouir de l'aimée  
Tient tellement mon âme en pensers allumée,  
Et ces pensers fiévreux me font rêver si fort,

Que diète, ni jus, ni sections de veine,  
Ne me sauraient guérir, car de la seule mort  
Dépend, et non d'ailleurs, le secours de ma peine.



## LXII

Que dis-tu, que fais-tu, pensive Tourterelle,  
Dessus cet arbre sec? — T. Las! passant, je lamente.  
R. Pourquoi lamentes-tu? — T. Pour ma compagne  
[absente,  
Plus chère que ma vie. — R. En quelle part est-elle?

— T. Un cruel oiseleur, par glueuse cautèle,  
L'a prise et l'a tuée, et nuit et jour je chante  
Son trépas dans ce bois, nommant la Mort méchante  
Qu'elle ne m'a tuée avecque ma fidèle.

— R. Voudrais-tu bien mourir et suivre ta compagne?

— T. Aussi bien je languis en ce bois ténébreux,  
Où toujours le regret de sa mort m'accompagne.

— R. O gentils oiselets, que vous êtes heureux!  
Nature d'elle-même à l'amour vous enseigne,  
Qui mourez et vivez fidèles amoureux.

## CHANSON

Harsoir, Marie, en prenant malgré toi  
Un doux baiser, accoudé sur ta couche,  
Sans y penser, je laissai dans ta bouche  
L'âme en baisant qui s'enfuit de moi.

Comme j'étais sur le point de mourir,  
Et que mon âme, amusée à te suivre,  
Ne revenait mon corps faire revivre,  
Je t'envoyai mon cœur pour la quérir.

Mais mon cœur pris de ton œil blandissant  
Aima trop mieux être chez toi, Madame,  
Que retourner, et non plus qu'à mon âme  
Ne lui chalut de mon corps périssant.

Lors, si je n'eusse en te baisant ravi  
De ton haleine une chaleur ardente,  
Qui depuis seule (en lieu de l'âme absente  
Et de mon cœur) de vie m'a servi,

Voulant hier mon tourment apaiser,  
Par qui sans âme et sans cœur je demeure,  
Je fusse mort entre tes bras à l'heure  
Que malgré toi je te pris un baiser.

## LXIII

Bien que ton œil me fasse une dure escarmouche,  
Moi, vaincu sans revanche et lui toujours vainqueur ;  
Bien que depuis trois ans sa cruelle rigueur  
Me tienne prisonnier de ta beauté farouche ;

Bien que son trait meurtrier jusqu'à l'âme me touche,  
Si ne veux-je échapper de si douce langueur  
Ni vivre sans avoir ton image en mon cœur,  
Tes mains dedans ma plaie et ton nom en ma bouche.

Ce m'est extrême honneur de trépasser pour toi,  
Qui passes de beauté la beauté la plus belle :  
Un soldat, pour garder son enseigne et sa foi

Meurt bien sur le rempart d'une forte Rochelle :  
Je mourrai bienheureux s'il te souvient de moi.  
La mort n'est pas grand mal ; c'est chose naturelle.

## LXIV

Amour, voyant du ciel un pêcheur sur la mer,  
Cala son aile bas sur le bord du navire,  
Puis il dit au pêcheur : Je te pri' que je tire  
Ton rets, qu'au fond de l'eau le plomb fait abîmer.

Un dauphin qui savait le feu qui vient d'aimer,  
Voyant Amour sur l'eau, à Téthys le va dire :  
« Téthys, si quelque soin vous tient de notre empire,  
Secourez-le, ou bientôt il s'en va consumer. »

Téthys laissa de peur sa caverne profonde,  
Hausa le chef sur l'eau et vit Amour sur l'onde ;  
Puis elle s'écria : Las ! Amour, mon neveu,

Ne brûlez de vos feux mes ondes, je vous prie.  
Ma tante, dit Amour, n'ayez peur de mon feu,  
Je le perdis hier dans les yeux de Marie.

## CHANSON

Quand j'étais libre, ains que l'amour cruelle  
Ne fut éprise encore en ma moelle,

Je vivais bienheureux ;

Comme à l'envi, les plus accortes filles  
Se travaillaient, par leurs flammes gentilles,  
De me rendre amoureux !

Mais, tout ainsi qu'un beau poulain farouche,  
Qui n'a mâché le frein dedans la bouche,

Va seulet écarté,

N'ayant souci sinon d'un pied superbe  
A mille bonds fouler les fleurs et l'herbe,  
Vivant en liberté ;

Ores il court le long d'un beau rivage,  
Ores il erre en quelque bois sauvage

Fuyant de saut en saut ;

De toutes parts les pontres hennissantes  
Lui font l'amour, pour néant blandissantes,

A lui, qui ne s'en chaut ;

Ainsi j'allais dédaignant les pucelles  
Qu'on estimait en beauté les plus belles,  
Sans répondre à leur veuil ;  
Lors je vivais amoureux de moi-même,  
Content et gai, sans porter couleur blême,  
Ni les larmes à l'œil.

J'avais écrite au plus haut de la face,  
Avec l'honneur, une agréable audace  
Pleine d'un franc désir ;  
Avec le pied marchait ma fantaisie  
De çà de là, sans peur ni jalousie,  
Seigneur de mon plaisir.

Mais aussitôt que par mauvais désastre  
Je vis ton sein blanchissant comme albastre,  
Et tes yeux, deux soleils,  
Tes beaux cheveux épanchés par ondées,  
Et les beaux lys de tes lèvres bordées  
De cent œillets vermeils,

Incontinent j'appris que c'est service ;  
La liberté, de mon âme nourrice,  
Fuit ton œil félon

Comme la nue en temps serein poussée  
Fuit à grands pas l'haleine courroucée  
De l'oursal Aquilon.

Tu mis, cruelle, en signe de conquête,  
Comme vainqueur, tes deux pieds sur ma tête,  
Et du front m'as ôté  
L'honneur, la honte et l'audace première,  
Accouardant mon âme prisonnière,  
Serve à ta volonté.

Vengeant d'un coup mille fautes commises  
Et les beautés qu'à grand tort j'avais mises  
Par-avant à mépris,  
Qui me priaient, en lieu que je te prie.  
Mais d'autant plus que merci je te crie,  
Tu es sourde à mes cris,

Et ne réponds non plus que la fontaine  
Qui de Narcis mira la forme vaine,  
Vengeant dessus son bord  
Mille beautés des nymphes amoureuses  
Que cet enfant, par mines dédaigneuses,  
Avait mises à mort.



## LXV

Je mourrais de plaisir voyant par ces bocages  
Les arbres enlacés de lierres épars,  
Et la verte lambrunche errante en mille parts,  
Sur l'aubépin fleuri, près des roses sauvages.

Je mourrais de plaisir oyant les doux ramages  
Des huppés, des coqs et des ramiers rouhars,  
Dessus un arbre vert bec en bec frétilleurs,  
Et des tourterres au bois voyant les mariages.

Je mourrais de plaisir voyant en ces beaux mois  
Débusquer un matin le chevreuil hors du bois  
Et voyant frétilleur dans le ciel l'alouette;

Je mourrais de plaisir, où je meurs de souci,  
Ne voyant point les yeux d'une que je souhaite  
Seule une heure en mes bras en ce bocage ici.

## CHANSON

Qui veut savoir Amour et sa nature,  
Son arc, ses feux, ses traits et sa peinture,  
Quel est son être et que c'est qu'il désire,  
Lise ces vers, je m'en vais le décrire.

C'est un plaisir tout rempli de tristesse,  
C'est un tourment tout confit de liesse,  
Un désespoir où toujours on espère,  
Un espérer où l'on se désespère.

C'est un regret de jeunesse perdue,  
C'est dedans l'air une poudre épandue,  
C'est peindre en l'eau, et c'est vouloir encore  
Tenir le vent et dénoircir un More.

C'est une foi pleine de tromperie,  
Où plus est sûr celui qui moins s'y fie;  
C'est un marché qu'une fraude accompagne,  
Où plus y perd celui qui plus y gagne.

C'est un feint ris, c'est une douleur vraie,  
C'est sans se plaindre avoir au cœur la plaie,  
C'est devenir valet en lieu de maître,  
C'est mille fois le jour mourir et naître.

C'est un fermer à ses amis la porte  
De la raison, qui languit presque morte,  
Pour en bailler la clef à l'ennemie,  
Qui la reçoit sous ombre d'être amie.

C'est mille maux pour une seule œillade,  
C'est être sain et feindre le malade,  
C'est en mentant se parjurer et faire  
Profession de flatter et déplaire.

C'est un grand feu couvert d'un peu de glace,  
C'est un beau jeu tout rempli de fallace,  
C'est un dépit, une guerre, une trêve,  
Un long penser, une parole brève.

C'est par dehors dissimuler sa joie,  
Célant un cœur au dedans qui larmoise;  
C'est un malheur si plaisant qu'on désire  
Toujours languir en un si beau martyre.

C'est une paix qui n'a point de durée,  
C'est une guerre au combat assurée,  
Où le vaincu reçoit toute la gloire,  
Et le vainqueur ne gagne la victoire.

C'est une erreur de jeunesse, qui prise  
Une prison trop plus que sa franchise;  
C'est un penser qui jamais ne repose  
Et pour sujet n'a jamais qu'une chose.

Et bref, Magny, c'est une jalousie,  
C'est une fièvre en une frénésie.  
Quel plus grand mal au monde pourrait être  
Que recevoir une femme pour maître?

Doncque, afin que ton cœur ne se mette  
Sous les liens d'une loi si sujette,  
Si tu m'en crois, prends-y devant bien garde :  
Le repentir est une chose tarde.

## AMOURETTE

Or' que l'hiver raidit la glace épaisse,  
Réchauffons-nous, ma gentille maîtresse,  
Non accroupis près le foyer cendreur,  
Mais au plaisir des combats amoureux.

Assisons-nous sur cette molle couche,  
Sus, baisez-moi de votre belle bouche,  
Pressez mon col de vos bras dépliés,  
Et maintenant votre mère oubliez.

Que de la dent votre tétin je morde,  
Que vos cheveux fil à fil je détorde;  
Il ne faut point en si folâtres jeux  
Comme au dimanche arranger ses cheveux.

Approchez-vous, tendez-moi votre oreille :  
Ha ! vous avez la couleur plus vermeille  
Que par avant ; avez-vous point ouï  
Quelque doux mot qui vous ait réjoui ?

Je vous disais que la main j'allais mettre  
Sur vos genoux; le voulez-vous permettre?  
Vous rougissez, maîtresse; je vois bien  
A votre front que je vous fais grand bien.

Quoi! vous faut-il connaître à votre mine?  
Je jure Amour que vous êtes si fine,  
Que, pour mourir, de bouche ne diriez  
Qu'on vous le fit, bien que le désiriez :  
Car toute fille, encor' qu'elle ait envie  
Du jeu d'aimer, désire être ravie.  
Témoin en est Hélène, qui suivit  
D'un franc vouloir Pâris. qui la ravit.

Or je vais donc user d'une main forte  
Pour vous avoir. Ha! vous faites la morte!  
Sus, endurez ce doux je ne sais quoi!  
Car autrement vous moqueriez de moi  
En votre lit quand vous seriez seulette.  
Or sus, c'est fait, ma gentille brunette;  
Recommençons, afin que nos beaux ans  
Soient réchauffés en combats si plaisants.

## LA QUENOUILLE

Quenouille, de Pallas la compagne et l'amie,  
Cher présent que je porte à ma chère Marie,  
Afin de soulager l'ennui qu'elle a de moi,  
Disant quelque chanson en filant dessus toi,  
Faisant pirouetter, à son huis amusée,  
Tout le jour son rouet et sa grosse fusée.

Quenouille, je te mène où je suis arrêté;  
Je voudrais racheter par toi ma liberté.  
Tu ne viendras ès mains d'une pucelle oisive,  
Qui ne fait qu'attifer sa perruque lascive,  
Et qui perd tout le jour à mirer et farder  
Sa face, à cette fin qu'on l'aille regarder;  
Mais bien entre les mains d'une dispote fille  
Qui dévide, qui coud, qui ménage et qui file  
Avecque ses deux sœurs pour tromper ses ennuis,  
L'hiver devant le feu, l'été devant son huis.

Aussi je ne voudrais que toi, quenouille gente,  
Qui es de Vendômois (où le peuple se vante

D'être bon ménager), allasses en Anjou  
Pour demeurer oisive et te rouiller au clou.  
Je te puis assurer que sa main délicate  
Filera dougément quelque drap d'écarlate,  
Qui si fin et si souef en sa laine sera  
Que pour un jour de fête un roi le vêtira.

Suis-moi donc, tu seras la plus que bienvenue,  
Quenouille, des deux bouts et grêlette et menue,  
Un peu grosse au milieu où la filasse tient,  
Etreinte d'un ruban qui de Montoire vient,  
Aime-laine, aime-fil, aime-étain, maisonnière,  
Longue, palladienne, enflée, chansonnière;  
Suis-moi, laisse Cousture, et allons à Bourgueil,  
Où, quenouille, on te doit recevoir d'un bon œil,  
Car le petit présent qu'un loyal ami donne  
Passe des puissants rois le sceptre et la couronne.



## CHANSON

Quand ce beau printemps je vois,  
J'aperçois  
Rajeunir la terre et l'onde,  
Et me semble que le jour  
Et l'Amour  
Comme enfants naissent au monde.

Le jour, qui plus beau se fait,  
Nous refait  
Plus belle et verte la terre ;  
Et Amour, armé de traits  
Et d'attraits,  
En nos cœurs nous fait la guerre.

Il répand de toutes parts  
Feu et dards,  
Et dompte sous sa puissance

Hommes, bêtes et oiseaux,  
Et les eaux  
Lui rendent obéissance.

Vénus, avec son enfant  
Triomphant,  
Au haut de sa coche assise,  
Laisse ses cygnes voler  
Parmi l'air  
Pour aller voir son Anchise.

Quelque part que ses beaux yeux  
Par les cieux  
Tournent leurs lumières belles,  
L'air, qui se montre serein,  
Est tout plein  
D'amoureuses étincelles.

Puis, en descendant à bas,  
Sous ses pas  
Croissent mille fleurs écloses;  
Les beaux lys et les œillets  
Vermeillets  
Rougissent entre les roses.

Je sens en ce mois si beau

Le flambeau

D'Amour qui m'échauffe l'âme,

Y voyant de tous côtés

Les beautés

Qu'il emprunte de ma dame.

Quand je vois tant de couleurs

Et de fleurs

Qui émaillent un rivage,

Je pense voir le beau teint

Qui est peint

Si vermeil en son visage.

Quand je vois les grands rameaux

Des ormeaux

Qui sont lacés de lierre,

Je pense être pris ès lacs

De ses bras,

Et que mon col elle serre.

Quand j'entends la douce voix

Par les bois

Du gai rossignol qui chante,

D'elle je pense jouir  
Et ouir  
Sa douce voix qui m'enchanté.

Quand Zéphyre mène un bruit  
Qui se suit  
Au travers d'une ramée,  
Des propos il me souvient  
Que me tient  
Seule à seul ma bienaimée.

Quand je vois en quelque endroit  
Un pin droit  
Ou quelque arbre qui s'élève,  
Je me laisse décevoir,  
Pensant voir  
Sa belle taille et sa grève.

Quand je vois dans un jardin  
Au matin  
S'éclorre une fleur nouvelle,  
J'accompare le bouton  
Au téton  
De son beau sein qui pommèle.

Quand le soleil tout riant

D'Orient

Nous montre sa blonde tresse,

Il me semble que je voi

Devant moi

Lever ma belle maîtresse.

Quand je sens, parmi les prés

Diaprés,

Les fleurs dont la terre est pleine,

Lors je fais croire à mes sens

Que je sens

La douceur de son haleine.

Bref, je fais comparaison

Par raison

Du Printemps et de m'amie :

Il donne aux fleurs la vigueur,

Et mon cœur

D'elle prend vigueur et vie.

Je voudrais au bruit de l'eau

D'un ruisseau

Déplier ses tresses blondes,

Frisant en autant de nœuds  
Ses cheveux  
Que je verrais friser d'ondes.

Je voudrais, pour la tenir,  
Devenir  
Dieu de ces forêts désertes,  
La baisant autant de fois  
Qu'en un bois  
Il y a de feuilles vertes.

Ha ! maîtresse, mon souci,  
Viens ici  
Viens contempler la verdure !  
Les fleurs de mon amitié  
Ont pitié,  
Et seule tu n'en as cure.

Au moins lève un peu tes yeux  
Gracieux,  
Et vois ces deux colombelles  
Qui font naturellement,  
Doucement,  
L'amour du bec et des ailes !

Et nous, sous ombre d'honneur,  
Le bonheur  
Trahissons par une crainte ;  
Les oiseaux sont plus heureux,  
Amoureux  
Qui font l'amour sans contrainte.

Toutefois ne pardons pas  
Nos ébats  
Pour ces lois tant rigoureuses ;  
Mais, si tu m'en crois, vivons  
Et suivons  
Les colombes amoureuses.

Pour effacer mon émoi,  
Baise-moi,  
Rebaise-moi, ma déesse ;  
Ne laissons passer en vain  
Si soudain  
Les ans de notre jeunesse.

## LE CHANT DES SIRÈNES

Fameux Ulysse, honneur de tous les Grecs,  
De notre bord approche toi plus près;  
Ne cingle point sans prêter les oreilles  
A nos chansons, et tu orras merveilles.

Nul étranger de passer a souci  
Par cette mer sans aborder ici,  
Et sans contraindre un petit son voyage,  
Pour prendre port à notre beau rivage;  
Puis tout joyeux les ondes va tranchant,  
Ravi d'esprit, tant doux est notre chant,  
Ayant appris de nous cent mille choses  
Que nous portons en l'estomac encloses.  
Nous savons bien tout cela qui s'est fait  
Quand Ilion par les Grecs fut défait;  
Nous n'ignorons une si longue guerre,  
Ni tout cela qui se fait sur la terre.  
Doncque retiens ton voyage entrepris :  
Tu apprendras, tant sois-tu bien appris.



Ainsi disait le chant de la sirène  
Pour arrêter Ulysse sur l'arène,  
Qui, garroté au mât, ne voulut pas  
Se laisser prendre à si friands appas ;  
Mais, en fuyant la voix voluptueuse,  
Hâta son cours sur l'onde tortueuse,  
Sans par l'oreille humer cette poison  
Qui des plus grands offense la raison.

Ainsi, Jamin, pour sauver ta jeunesse,  
Suis le conseil du fin soldat de Grèce ;  
N'aborde point au rivage d'Amour  
Pour y vieillir sans espoir de retour.  
L'amour n'est rien qu'ardente frénésie,  
Qui de fumée emplît la fantaisie,  
D'erreur, de vent et d'un songe importun :  
Car le songer et l'amour, ce n'est qu'un.

## CHANSON (1567)

Douce maîtresse, touche,  
Pour soulager mon mal,  
Mes lèvres de ta bouche  
Plus rouge que coral;  
Que mon col soit pressé  
De ton bras enlacé.

Puis, face dessus face,  
Regarde-moi les yeux,  
Afin que ton trait passe  
En mon cœur soucieux,  
Cœur qui ne vit sinon  
D'amour et de ton nom.

Je l'ai vu fier et brave,  
Avant que ta beauté  
Pour être son esclave  
Doucement l'eût dompté;  
Mais son mal lui plaît bien,  
Pourvu qu'il meure tien.

Belle par qui je donne  
A mes yeux tant d'émoi,  
Baise-moi, ma mignonne,  
Cent fois rebaise-moi.  
Et quoi ! faut-il en vain  
Languir dessus ton sein ?

Maîtresse, je n'ai garde  
De vouloir t'éveiller,  
Heureux quand je regarde  
Tes beaux yeux sommeiller,  
Heureux quand je les voi  
Endormis dessous moi.

Veux-tu que je les baise  
Afin de les ouvrir ?  
Ha ! tu fais la mauvaise  
Pour me faire mourir.  
Je meurs entre tes bras,  
Et si ne t'en chaut pas !

Ha ! ma chère ennemie,  
Si tu veux m'apaiser,  
Redonne-moi la vie

Par l'esprit d'un baiser.  
Ha ! je sens la douceur  
Couler jusques au cœur.

C'est une douce rage  
Qui nous point doucement  
Quand d'un même courage  
On s'aime incessamment.  
Heureux sera le jour  
Que je mourrai d'amour.

## LXVI (1572)

En vain pour vous ce bouquet je compose,  
En vain pour vous, ma déesse, il est fait :  
Car vous serez le bouquet du bouquet,  
La fleur des fleurs, la rose de la rose.

Vous et les fleurs différez d'une chose,  
C'est que l'hiver les fleurettes défait;  
Votre printemps, en ses grâces parfait,  
Ne craint des ans nulle métamorphose.

Heureux bouquet, n'entre point au séjour  
De ce beau sein, ce beau logis d'Amour;  
Ne touche point cette pomme jumelle :

Ton lustre gai se fanerait d'émoi;  
Tu es, bouquet, digne de vivre, et moi  
De mourir près des beautés de la belle.

## ÉLÉGIE A MARIE

Afin que notre siècle et le siècle à venir  
De nos jeunes amours se puisse souvenir,  
Et que votre beauté que j'ai longtemps aimée,  
Ne se perde au tombeau, par les ans consumée,  
Sans laisser quelque marque après elle de soi,  
Je vous consacre ici le plus gaillard de moi,  
L'esprit de mon esprit, qui vous fera revivre  
Ou longtemps, ou jamais, par l'âge de ce livre.

Ceux qui liront les vers que j'ai chantés pour vous  
D'un style qui varie entre l'aigre et le doux,  
Selon les passions que vous m'avez données,  
Vous tiendront pour déesse; et tant plus les années  
En volant s'enfuiront, et plus votre beauté  
Contre l'âge croitra, vieille en sa nouveauté.

O ma belle Angevine! ô ma douce Marie!  
Mon œil, mon cœur, mon sang, mon esprit et ma vie,  
Dont la vertu me montre un droit chemin aux cieux!

Je reçois tant de bien quand je baise vos yeux,  
Quand je languis dessus et quand je les regarde,  
Que, sans une frayeur qui la main me retarde,  
Je me serais occis de deuil que je ne peux  
Vous montrer par effet le bien que je vous veux.

Or cela que je puis, pour vous je le veux faire :  
Je veux, en vous chantant, vos louanges parfaire,  
Et ne sentir jamais mon labeur engourdi  
Que tout l'ouvrage entier pour vous ne soit ourdi.

Si j'étais un grand roi, pour éternel exemple  
De fidèle amitié, je bâtirais un temple  
Dessus le bord de Loire, et ce temple aurait nom  
Le temple de Ronsard et de sa Marion.  
De marbre parien serait votre effigie,  
Votre robe serait à plein fond élargie  
De plis recamés d'or, et vos cheveux tressés  
Seraient de filets d'or par ondes enlacés.  
D'un crêpe cannelé serait la couverture  
De votre chef divin, et la rare ouverture  
D'un rets de soie et d'or, fait de l'ouvrière main  
D'Arachne ou de Pallas couvrirait votre sein;

Votre bouche serait de roses toute pleine,  
Répandant par le temple une amoureuse haleine;  
Vous auriez d'une Hébé le maintien gracieux,  
Et un essaim d'Amours sortirait de vos yeux;  
Vous tiendriez le haut bout de ce temple honorable,  
Droite sur le sommet d'un pilier vénérable.

Et moi, d'autre côté, assis au même lieu,  
Je serais remarquable en la forme d'un dieu;  
J'aurais, en me courbant, dedans la main senestre  
Un arc demi-voûté, tel que l'on voit renaître  
Aux premiers jours du mois le repli d'un croissant,  
Et j'aurais sur la corde un beau trait menaçant,  
Non le serpent Python, mais ce sot de jeune homme  
Qui maintenant sa vie et son âme vous nomme,  
Et qui seul, me fraudant, est roi de votre cœur,  
Qu'en fin en votre amour vous trouverez moqueur.  
Quiconque soit celui, qu'en vivant il languisse,  
Et de chacun haï, lui-même se haïsse;  
Qu'il se ronge le cœur, et voie ses desseins  
Toujours lui échapper comme vent de ses mains,  
Soupçonneux et rêveur, arrogant, solitaire.  
Et lui-même se puisse à lui-même déplaire.



J'aurais dessus le chef un rameau de laurier,  
J'aurais dessus le flanc un beau poignard guerrier ;  
La lame serait d'or, et la belle poignée  
Ressemblerait à l'or de ta tresse peignée ;  
J'aurais un sistre d'or, et j'aurais tout auprès  
Un carquois tout chargé de flammes et de traits.

Ce temple, fréquenté de fêtes solennelles,  
Passerait en honneur celui des immortelles,  
Et par vœux nous serions invoqués tous les jours  
Comme les nouveaux dieux des fidèles amours,  
D'âge en âge suivant, au retour de l'année,  
Nous aurions près le temple une fête ordonnée,  
Non pour faire courir, comme les anciens,  
Des chariots couplés aux jeux olympiens,  
Pour sauter, pour lutter, ou de jambe venteuse  
Franchir en haletant la carrière poudreuse ;  
Mais tous les jouvenceaux des pays d'alentour,  
Touchés au fond du cœur de la flèche d'Amour,  
Ayant d'un gentil feu les âmes allumées,  
S'assembleraient au temple avecque leurs aimées ;  
Et là celui qui mieux sa lèvre poserait  
Sur la lèvre amoureuse, et qui mieux baiserait,

Ou soit d'un baiser sec ou d'un baiser humide,  
D'un baiser court ou long, ou d'un baiser qui guide  
L'âme dessus la bouche, et laisse trépasser  
Le baiseur, qui ne vit sinon que du penser,  
Ou d'un baiser donné comme les colombelles,  
Lorsqu'elles font l'amour et du bec et des ailes;  
Celui qui mieux serait en tels baisers appris  
Sur tous les jouvenceaux emporterait le prix,  
Serait dit le vainqueur des baisers de Cythère,  
Et tout chargé de fleurs s'en irait à sa mère.  
Aux pieds de mon autel, en ce temple nouveau,  
Luirait le feu veillant d'un éternel flambeau,  
Et seraient ces combats nommés, après ma vie,  
Les jeux que fit Ronsard pour sa belle Marie.

O ma belle maîtresse ! hé ! que je voudrais bien  
Qu'Amour nous eût conjoints d'un semblable lien,  
Et qu'après nos trépas, dans nos fosses ombreuses,  
Nous fussions la chanson des bouches amoureuses ;  
Que ceux de Vendômois dissent tous d'un accord,  
Visitant le tombeau sous qui je serais mort :  
« Notre Ronsard, quittant son Loir et sa Gâtine,  
A Bourgueil fut épris d'une belle Angevine »,

Et que ceux-là d'Anjou dissent tous d'une voix :  
« Notre belle Marie aimait un Vendômois,  
Tous les deux n'étaient qu'un, et l'amour mutuelle,  
Qu'on ne voit plus ici, leur fut perpétuelle.  
Siècle vraiment heureux, siècle d'or estimé,  
Où toujours l'amoureux se voyait contre-aimé, »

Puisse arriver, après l'espace d'un long âge  
Qu'un esprit vienne à bas, sous l'amoureux ombrage  
Des myrtes, me conter que les âges n'ont pu  
Effacer la clarté qui luit de notre feu,  
Mais que de voix en voix, de parole en parole,  
Notre gentille amour par la jeunesse vole,  
Et qu'on apprend par cœur les vers et les chansons  
Que j'ai tissus pour vous en diverses façons,  
Et qu'on pense amoureux celui qui remémore  
Votre nom et le mien et nos tombes honore !

Or, il en adviendra ce que le ciel voudra ;  
Si est-ce que ce livre immortel apprendra  
Aux hommes et au temps, et à la Renommée,  
Que je vous ai six ans plus que mon cœur aimée.

## LXVII

Cesse tes pleurs, mon livre : il n'est pas ordonné  
Du destin que, moi vif, tu reçoives la gloire :  
Avant que passé j'aie outre la rive noire,  
L'honneur que l'on te doit ne te sera donné.

Quelqu'un, après mil ans, de mes vers étonné  
Voudra dedans mon Loir comme en Permesse boire,  
Et, voyant mon pays, à peine pourra croire  
Que d'un si petit champ tel poète soit né.

Prends, mon livre, prends cœur : la vertu précieuse  
De l'homme, quand il vit, est toujours odieuse.  
Après qu'il est absent, chacun le pense un dieu.

La rancœur nuit toujours à ceux qui sont en vie ;  
Sur les vertus d'un mort elle n'a plus de lieu,  
Et la postérité rend l'honneur sans envie.

*SECONDE PARTIE*

**SUR LA MORT DE MARIE**



## SUR LA MORT DE MARIE

*Trajicit et fatis littora magnus amor.*

(PROPERCE)

### I

Je songeais, sous l'obscur de la nuit endormie,  
Qu'un sépulcre entre-ouvert s'apparaissait à moi ;  
La mort gisait dedans toute pâle d'effroi ;  
Dessus était écrit : Le Tombeau de Marie.

Épouvanté du songe, en sursaut je m'écrie :  
Amour est donc sujet à notre humaine loi ?  
Il a perdu son règne et le meilleur de soi,  
Puisque par une mort sa puissance est périe.

Je n'avais achevé qu'au point du jour voici  
Un passant à ma porte, adoulé de souci,  
Qui de la triste mort m'annonça la nouvelle.

Prends courage, mon âme, il faut suivre sa fin,  
Je l'entends dans le ciel comme elle nous appelle :  
Mes pieds avec les siens ont fait même chemin.

## STANCES

Je lamente sans réconfort,  
Me souvenant de cette mort  
Qui déroba ma douce vie ;  
Pensant en ses yeux, qui soulaient  
Faire de moi ce qu'ils voulaient,  
De vivre je n'ai plus d'envie.

Amour, tu n'as point de pouvoir ;  
A mon dam tu m'as fait savoir  
Que ton arc partout ne commande :  
Si tu avais quelque vertu,  
La mort ne t'eût pas dévêtu  
De ta richesse la plus grande.

Tout seul tu n'as perdu ton bien ;  
Comme toi, j'ai perdu le mien :  
Cette beauté que je désire,  
Qui fut mon trésor le plus cher ;  
Tous deux contre un même rocher  
Avons froissé notre navire.



Soupirs, échauffez son tombeau ;  
Larmes, lavez-le de votre eau ;  
Ma voix si doucement se plaint  
Qu'à la mort vous fassiez pitié,  
Ou qu'elle rende ma moitié,  
Ou que ma moitié j'accompagne.

Fol qui au monde met son cœur,  
Fol qui croit en l'espoir moqueur  
Et en la beauté tromperesse :  
Je me suis tout seul offensé,  
Comme celui qui n'eût pensé  
Que morte fût une déesse.

Quand son âme au corps s'attachait,  
Rien, tant fût dur, ne me fâchait,  
Ni destin, ni rude influence ;  
Menaces, embûches, dangers,  
Villes et peuples étrangers,  
M'étaient doux pour sa souvenance.

En quelque part que je vivais,  
Toujours en mes yeux je l'avais,  
Transformé du tout en la belle.

Si bien Amour à coups de trait  
Au cœur m'engrava son portrait  
Que mon tout n'était sinon qu'elle.

Espérant lui conter un jour  
L'impatience de l'amour  
Qui m'a fait des peines sans nombre,  
La mort soudaine m'a déçu :  
Pour le vrai le faux j'ai reçu  
Et pour le corps seulement l'ombre.

Ciel, que tu es malicieux !  
Qui eût pensé que ces beaux yeux  
Qui me faisaient si douce guerre,  
Ces mains, cette bouche et ce front,  
Qui prirent mon cœur, et qui l'ont,  
Ne fussent maintenant que terre ?

Hélas ! où est ce doux parler,  
Ce voir, cet ouïr, cet aller,  
Ce ris qui me faisait apprendre  
Que c'est qu'aimer ? Ha ? doux refus !  
Ha ! doux dédains, vous n'êtes plus,  
Vous n'êtes plus qu'un peu de cendre !

Hélas ! où est cette beauté,  
Ce printemps, cette nouveauté  
Qui n'aura jamais de seconde ?  
Du ciel tous les dons elle avait ;  
Aussi parfaite ne devait  
Longtemps demeurer en ce monde.

Je n'ai regret en son trépas,  
Comme prêt de suivre ses pas.  
Du chef les astres elle touche,  
Et je vis ! et je n'ai sinon  
Pour réconfort que son beau nom,  
Qui si doux me sonne en la bouche.

Amour, qui pleures avec moi,  
Tu sais que vrai est mon émoi  
Et que mes larmes ne sont feintes ;  
S'il te plaît, renforce ma voix,  
Et de pitié rochers et bois  
Je ferai rompre sous mes plaintes.

Mon feu s'accroît plus véhément  
Quand plus lui manque l'argument  
Et la matière de se paître ;

Car son œil, qui m'était fatal,  
La seule cause de mon mal,  
Est terre qui ne peut renaître.

Toutefois en moi je la sens  
Encore l'objet de mes sens,  
Comme à l'heure qu'elle était vive ;  
Ni mort ne me peut retarder,  
Ni tombeau ne me peut garder,  
Que par penser je ne la suive.

Si je n'eusse eu l'esprit chargé  
De vaine erreur, prenant congé  
De sa belle et vive figure,  
Oyant sa voix, qui sonnait mieux  
Que de coutume, et ses beaux yeux,  
Qui reluisaient outre mesure,

Et son soupir, qui m'embrasait,  
J'eusse bien vu qu'ell' me disait :  
Or' soule-toi de mon visage,  
Si jamais tu en eus souci :  
Tu ne me verras plus ici,  
Je m'en vais faire un long voyage.

J'eusse amassé de ses regards  
Un magasin de toutes parts,  
Pour nourrir mon âme étonnée  
Et paître longtemps ma douleur,  
Mais onques mon cruel malheur  
Ne sut prévoir ma destinée.

Depuis j'ai vécu de souci  
Et de regret qui m'a transi,  
Comblé de passions étranges.  
Je ne déguise mes ennuis ;  
Tu vois l'état auquel je suis,  
Du ciel, assise entre les anges.

Ha ! belle âme, tu es là-haut  
Auprès du bien qui point ne faut,  
De rien du monde désireuse,  
En liberté, moi en prison ;  
Encore n'est-ce pas raison  
Que tu sois seule bienheureuse.

Le sort doit toujours être égal.  
Si j'ai pour toi souffert du mal,  
Tu me dois part de ta lumière ;

Mais, franche du mortel lien,  
Tu as seule emporté le bien,  
Ne me laissant que la misère.

En ton âge le plus gaillard  
Tu as seul laissé ton Ronsard,  
Dans le ciel trop tôt retournée,  
Perdant beauté, grâce et couleur,  
Tout ainsi qu'une belle fleur  
Qui ne vit qu'une matinée.

En mourant tu m'as su fermer  
Si bien tout argument d'aimer  
Et toute nouvelle entreprise  
Que rien à mon gré je ne voi,  
Et tout cela qui n'est pas toi  
Me déplaît et je le méprise.

Si tu veux, Amour, que je sois  
Encore un coup dessous tes lois,  
M'ordonnant un nouveau service,  
Il te faut sous la terre aller  
Flatter Pluton et rappeler  
En lumière mon Eurydice.

Ou bien va-t'en là-haut crier  
A la Nature, et la prier  
D'en faire une aussi admirable ;  
Mais j'ai grand peur qu'elle rompit  
Le moule alors qu'elle la fit,  
Pour n'en tracer plus de semblable.

Refais-moi voir deux yeux pareils  
Aux siens, qui m'étaient deux soleils  
Et m'ardaient d'une flamme extrême,  
Où tu soulais tendre tes lacs,  
Tes hameçons et tes appas,  
Où s'engluait la Raison même.

Rends-moi ce voir et cet ouïr,  
De ce parler fais-moi jouir,  
Si douteux à rendre réponse ;  
Rends-moi l'objet de mes ennuis ;  
Si cela faire tu ne puis,  
Va-t'en ailleurs, je te renonce.

A la mort j'aurai mon recours :  
La mort me sera mon secours,  
Comme le but que je désire ;

Dessus la mort tu ne peux rien,  
Puisqu'elle a dérobé ton bien,  
Qui fut l'honneur de ton empire.

Soit que tu vives près de Dieu.  
Ou aux Champs Élisés, adieu,  
Adieu cent fois, adieu Marie;  
Jamais Ronsard ne t'oubliera,  
Jamais la mort ne déli'ra  
Le nœud dont ta beauté me lie.



## II

Terre, ouvre-moi ton sein, et me laisse reprendre  
Mon trésor, que la Parque a caché dessous toi;  
Ou bien, si tu ne peux, ô terre ! cache-moi  
Sous même sépulture avec sa belle cendre.

Le trait qui la tua devait faire descendre  
Mon corps auprès du sien pour finir mon émoi;  
Aussi bien, vu le mal qu'en sa mort je reçois,  
Je ne saurais plus vivre, et me fâche d'attendre.

Quand ses yeux m'éclairaient et qu'en terre j'avais  
Le bonheur de les voir, à l'heure je vivais,  
Ayant de leurs rayons mon âme gouvernée.

Maintenant je suis mort : la Mort, qui s'en alla  
Loger dedans ses yeux, en partant m'appela,  
Et me fit de son soir accomplir ma journée.

## III

Alors que plus Amour nourrissait mon ardeur,  
M'assurant de jouir de ma longue espérance,  
A l'heure que j'avais en lui plus d'assurance,  
La Mort a moissonné mon bien en sa verdure.

J'espérais, par soupirs, par peine et par langueur,  
Adoucir son orgueil. Las ! je meurs quand j'y pense ;  
Mais, en lieu d'en jouir, pour toute récompense  
Un cercueil tient enclos mon espoir et mon cœur.

Je suis bien malheureux, puisqu'elle, vive et morte,  
Ne me donne repos, et que de jour en jour  
Je sens par son trépas une douleur plus forte.

Comme elle je devrais reposer à mon tour ;  
Toutefois je ne vois par quel chemin je sorte,  
Tant la mort me rempêtre au labyrinthe d'amour.

## IV

Comme on voit sur la branche au mois de mai la rose  
En sa belle jeunesse, en sa première fleur,  
Rendre le ciel jaloux de sa vive couleur,  
Quand l'Aube de ses pleurs au point du jour l'arrose,

La Grâce dans sa feuille et l'Amour se repose,  
Embaumant les jardins et les arbres d'odeur ;  
Mais, battue ou de pluie ou d'excessive ardeur,  
Languissante, elle meurt, feuille à feuille décroît.

Ainsi, en ta première et jeune nouveauté  
Quand la terre et le ciel honoraient ta beauté,  
La Parque t'a tuée, et cendre tu reposes.

Pour obsèques reçois mes larmes et mes pleurs  
Ce vase plein de lait, ce panier plein de fleurs,  
Afin que, vif et mort, ton corps ne soit que roses.

## V

## Dialogue

## LE PASSANT ET LE GÉNIE

## LE PASSANT

Vu que ce marbre enserre un corps qui fut plus beau  
Que celui de Narcisse ou celui de Clytie,  
Je suis émerveillé qu'une fleur n'est sortie,  
Comme elle fit d'Ajax, du creux de ce tombeau.

## LE GÉNIE

L'ardeur qui reste encore et vit en ce flambeau  
Ard la terre d'amour, qui si bien a sentie  
La flamme, qu'en brasier elle s'est convertie,  
Et, sèche, ne peut rien produire de nouveau.

Mais, si Ronsard voulait sur sa Marie épandre  
Des pleurs pour l'arroser, soudain l'humide cendre  
Une fleur du sépulcre enfanterait au jour.

## LE PASSANT

A la cendre on connaît combien, vive, était forte  
La beauté de ce corps, quand, mêmes étant morte  
Elle enflamme la terre et la tombe d'amour.

## VI

Ha ! Mort en quel état maintenant tu me changes !  
Pour enrichir le ciel tu m'as seul appauvri,  
Me ravissant les yeux desquels j'étais nourri,  
Qui nourrissent là-haut les esprits et les anges.

Entre pleurs et soupirs, entre pensers étranges,  
Entre le désespoir tout confus et marri,  
Du monde et de moi-même et d'Amour je me ri,  
N'ayant autre plaisir qu'à chanter tes louanges.

Hélas ! tu n'es pas morte, hé ! c'est moi qui le suis !  
L'homme est bien trépassé qui ne vit que d'ennuis,  
Et des maux qui me font une éternelle guerre.

Le partage est mal fait : tu possèdes les cieux,  
Et je n'ai, malheureux, pour ma part que la terre,  
Les soupirs en la bouche et les larmes aux yeux.

## VII

Quand je pense à ce jour où je la vis si belle,  
Toute flamber d'amour, d'honneur et de vertu,  
Le regret, comme un trait mortellement pointu,  
Me traverse le cœur d'une plaie éternelle.

Alors que j'espérais la bonne grâce d'elle,  
Amour a mon espoir par la mort combattu,  
La mort a son beau corps d'un cercueil revêtu  
Dont j'espérais la paix de ma longue querelle.

Amour tu es enfant inconstant et léger ;  
Monde, tu es trompeur, pipeur et mensonger,  
Décevant d'un chacun l'attente et le courage.

Malheureux qui se fie en l'Amour et en toi :  
Tous deux comme la mer vous n'avez point de foi :  
La mer toujours parjure, Amour toujours volage.

## VIII

Homme ne peut mourir par la douleur transi.  
Si quelqu'un trépassait d'une extrême tristesse,  
Je fusse déjà mort pour suivre ma maîtresse,  
Mais en lieu de mourir je vis par le souci.

Le penser, le regret et la mémoire aussi  
D'une telle beauté, qui pour les cieux nous laisse,  
Me fait vivre croyant qu'elle est ores déesse,  
Et que du ciel là-haut elle me voit ici.

Elle se souriant du regret qui m'affole,  
En vision la nuit sur mon lit je la vois  
Qui mes larmes essuye et ma peine console,

Et semble qu'elle a soin des maux que je reçois.  
Dormant ne me déçoit; car je la reconnais  
A la main, à la bouche, aux yeux, à la parole.

## IX

Deux puissants ennemis me combattaient alors  
Que ma dame vivait : l'un, dans le ciel, se serre  
De laurier triomphant ; l'autre, dessous la terre,  
Un soleil d'occident, reluit entre les morts.

C'était la Chasteté, qui rompait les efforts  
D'Amour et de son arc, qui tout bon cœur enferme,  
Et la douce beauté qui me faisait la guerre,  
De l'œil par le dedans, du ris par le dehors.

La Parque maintenant cette guerre a défaite ;  
La terre aime le corps et de l'âme parfaite  
Les anges de là-sus se vantent bienheureux.

Amour d'autre lien ne saurait me reprendre.  
Ma flamme est un sépulcre, et mon cœur une cendre,  
Et par la mort je suis de la mort amoureux.



## ÉLÉGIE

Le jour que la beauté du monde la plus belle  
Laissa dans le cercueil sa dépouille mortelle  
Pour s'envoler parfaite entre les plus parfaits,  
Ce jour Amour perdit ses flammes et ses traits,  
Éteignit son flambeau, rompit toutes ses armes,  
Les jeta sur la tombe et l'arrosa de larmes ;  
Nature la pleura, le Ciel en fut fâché,  
Et la Parque, d'avoir un si beau fil tranché.

Depuis le jour couchant jusqu'à l'aube vermeille  
Phénix en sa beauté, ne trouvait sa pareille,  
Tant de grâces au front et d'attraits elle avait,  
Ou, si je me trompais, Amour me décevait.  
Sitôt que je la vis, sa beauté fut enclose  
Si avant en mon cœur, que depuis nulle chose  
Je n'ai vu qui m'ait plu, et si fort elle y est  
Que toute autre beauté encore me déplaît.

Dans mon cœur elle fut si avant imprimée

Que toujours, en tous lieux, de sa figure aimée  
Me suivait le portrait, et telle impression  
D'une perpétuelle imagination  
M'avait tant dérobé l'esprit et la cervelle  
Qu'autre bien je n'avais que de penser en elle,  
En sa bouche, en son ris, en sa main, en son œil,  
Qu'encor je sens au cœur bien qu'ils soient au cercueil.

J'avais auparavant, vaincu de la jeunesse,  
Autres dames aimé (ma faute je confesse),  
Mais la plaie n'avait profondément saigné,  
Et le cuir seulement n'était qu'égratigné;  
Quand Amour, qui les dieux et les hommes menace,  
Voyant que son brandon n'échauffait point ma glace,  
Comme rusé guerrier, ne me voulant faillir,  
La prit pour son escorte et me vint assaillir.

« Encor, ce me dit-il, que de maint beau trophée  
D'Horace, de Pindare, Hésiode et d'Orphée,  
Et d'Homère, qui eut une si forte voix,  
Tu as orné la langue et l'honneur des François,  
Vois cette dame ici : ton cœur, tant soit-il brave,  
Ira sous son empire et sera son esclave. »

Ainsi dit, et, son arc m'enfonçant de raideur,  
Ensemble dame et trait m'envoya dans le cœur.  
Lors ma pauvre raison, des rayons éblouie  
D'une telle beauté, se perd évanouie,  
Laissant le gouvernail au sens et au désir,  
Qui depuis ont conduit la barque à leur plaisir.

Raison, pardonne-moi : un plus caut en finesse  
S'y fut bien englué, tant une douce presse  
De Grâces et d'Amours la suivaient tout ainsi  
Que les fleurs le printemps, quand il retourne ici.

De moi par un destin sa beauté fut connue ;  
Son divin se vêtait d'une mortelle nue,  
Qui méprisait le monde, et personne n'osait  
Lui regarder les yeux, tant leur flamme luisait.  
Son ris et son regard et sa parole pleine  
De merveilles n'étaient d'une nature humaine ;  
Son front ni ses cheveux, son aller ni sa main.  
C'était une déesse en un habit humain,  
Qui visitait la terre, aussitôt enlevée  
Au ciel comme elle fut en ce monde arrivée.  
Du monde elle partit au mois de son printemps,

Aussi toute excellence ici ne vit longtemps.  
Bien qu'elle eût pris naissance en petite bourgade,  
Non de riches parents, ni d'honneurs, ni de grade,  
Il ne faut la blâmer; la même Dêité  
Ne dédaigna de naître en très pauvre cité,  
Et souvent, sous l'habit d'une simple personne,  
Se cache tout le mieux que le Destin nous donne

Vous qui vîtes son corps, l'honorant comme moi,  
Vous savez si je mens et si triste je doi  
Regretter à bon droit si belle créature,  
Le miracle du ciel, le miroir de Nature.

O beaux yeux, qui m'étiez si cruels et si doux,  
Je ne puis me lasser de repenser en vous,  
Qui fûtes le flambeau de ma lumière unique,  
Les vrais outils d'Amour, la forge et la boutique.  
Vous m'ôtâtes du cœur tout vulgaire penser,  
Et fîtes mon esprit aux astres élancer;  
J'appris à votre école à rêver sans mot dire,  
A discourir tout seul, à cacher mon martyre,  
A ne dormir la nuit, en pleurs me consumer;  
Et bref, en vous servant, j'appris que c'est qu'aimer.

Car, depuis le matin que l'aurore s'éveille  
Jusqu'au soir que le jour dedans la mer sommeille,  
Et durant que la nuit par les pôles tournait,  
Toujours pensant en vous, de vous me souvenait.  
Vous seule étiez mon bien, ma toute et ma première,  
Et le serez toujours, tant la vive lumière  
De vos yeux, bien que morts, me poursuit, dont je vois  
Toujours le simulacre errer autour de moi.  
Puis, Amour, que je sens par mes veines s'épandre,  
Passe dessous la terre et rattise la cendre  
Qui froide languissait dessous votre tombeau,  
Pour rallumer plus vif en mon cœur son flambeau,  
Afin que vous soyez ma flamme morte et vive  
Et que par le penser en tous lieux je vous suive.

Pourrai-je raconter le mal que je sentis,  
Oyant votre trépas? Mon cœur fut converti  
En rocher insensible, et mes yeux en fontaines;  
Et si bien le regret s'écoula par mes veines  
Que, pâmé, je me fis la proie du tourment,  
N'ayant que votre nom pour confort seulement.

Bien que je résistasse, il ne fut pas possible

Que mon cœur, de nature à la peine invincible,  
Put cacher sa douleur : car, plus il la célébrait,  
Et plus dessus le front son mal étincelait.  
Enfin, voyant mon âme extrêmement atteinte,  
Je déliai ma bouche et fis telle complainte :

Ah ! faux monde trompeur, que tu m'as bien déçu !  
Amour, tu es enfant ; par toi j'avais reçu  
La divine beauté qui surmontait l'envie,  
Que malgré toi la mort en ton règne a ravie ;  
Je déplaçais à moi-même et veux quitter le jour,  
Puisque je vois la Mort triompher de l'Amour  
Et lui ravir son mieux, sans faire résistance.  
Malheureux qui te croit et qui suit ton enfance !

Et toi, Ciel, qui te dis le père des humains,  
Tu ne devais tracer un tel corps de tes mains  
Pour sitôt le reprendre, et toi, mère Nature,  
Pour mettre si soudain ton œuvre en sépulture.

Maintenant à mon dam je connais pour certain  
Que tout cela qui vit sous ce globe mondain

N'est que songe et fumée et qu'une vaine pompe  
Qui doucement nous rit et doucement nous trompe.

Ha ! bienheureux esprit, fait citoyen des cieux,  
Tu es assis au rang des anges précieux  
En repos éternel, loin de soin et de guerres ;  
Tu vois dessous tes pieds les hommes et les terres ;  
Et je ne vois qu'ennuis, que soucis et qu'émoi,  
Comme ayant emporté tout mon bien avec toi.  
Je ne me trompe point ; du ciel tu vois mes peines,  
Si tu as soin là-haut des affaires humaines.

Que dois-je faire, Amour ? Que me conseilles-tu ?  
J'irais, comme un sauvage, en noir habit vêtu,  
Volontiers par les bois, et mes douleurs non feintes  
Je dirais aux rochers ; mais ils savent mes plaintes.  
Il vaut mieux que je meure au pied de ce rocher,  
Nommant toujours son nom, qui me sonne si cher,  
Sans chercher par la peine après elle de vivre,  
Gagnant le bruit d'ingrat de ne la vouloir suivre.  
Aussi toute la terre, où j'ai perdu mon bien,  
Après son fâcheux vol ne me semble plus rien,  
Sinon qu'horreur, qu'effroi, qu'une obscure poussière.

Au ciel est mon soleil, au ciel est ma lumière ;  
Le monde ni ses lacs n'y ont plus de pouvoir ;  
Il faut hâter ma mort, si je la veux revoir ;  
La mort en a la clef, et par sa seule porte  
Je dois passer au jour qui ma nuit réconforte.  
Puis, quand la dure Parque aura le fil coupé  
Qui retient en mon corps l'esprit enveloppé,  
J'ordonne que mes os, pour toute couverture,  
Reposent près des siens sous même sépulture ;  
Que des larmes d'Amour le tombeau soit lavé,  
Et tout à l'environ de ces vers engravé :  
« Passant, de cet amant entends l'histoire vraie.  
De deux traits différents il reçut double plaie :  
L'une, que fit Amour, ne versa qu'amitié ;  
L'autre, que fit la Mort, ne versa que pitié.  
Ainsi mourut navré d'une double tristesse,  
Et tout pour aimer trop une jeune maîtresse. »



## X

De cette belle, douce, honnête chasteté,  
Naissait un froid glaçon, ains une chaude flamme,  
Qu'encores aujourd'hui, éteinte sous la lame,  
Me réchauffe en pensant quelle fut sa clarté.

Le trait que je reçus n'eut le fer époiné :  
Il fut des plus aigus qu'Amour nous tire en l'âme,  
Qui, s'armant d'un trépas, par le penser m'entame,  
Et sans jamais tomber se tient à mon côté.

Narcisse fut heureux mourant sur la fontaine,  
Abusé du miroir de sa figure vaine :  
Au moins il regardait je ne sais quoi de beau.

L'erreur le contentait, voyant sa face aimée,  
Et la beauté que j'aime est terre consumée.  
Il mourut pour une ombre, et moi pour un tombeau.

## XI

Je vois toujours le trait de cette belle face  
Dont le corps est en terre et l'esprit est aux cieux.  
Soit que je veille ou dorme, Amour ingénieux  
En cent mille façons devant moi le repasse.

Elle qui n'a souci de cette terre basse,  
Et qui boit du nectar assise entre les dieux,  
Daigne souvent revoir mon état soucieux  
Et en songe apaiser la Mort, qui me menace.

Je songe que la nuit elle me prend la main,  
Se fâchant de me voir si longtemps la survivre,  
Me tire et fait semblant que de mon voile humain

Veut rompre le fardeau pour être plus délivre ;  
Mais, partant de mon lit, son vol est si soudain  
Et si prompt vers le ciel, que je ne la puis suivre.

## XII

Aussitôt que Marie en terre fût venue,  
Le ciel en fut marri et la voulut ravoir ;  
A peine notre siècle eut loisir de la voir  
Qu'elle s'évanouit comme un feu dans la nue.

Des présents de nature elle vint si pourvue,  
Et sa belle jeunesse avait tant de pouvoir  
Qu'elle eût pu d'un regard les rochers émouvoir,  
Tant elle avait d'attraits et d'amours en la vue.

Ores la mort jouit des beaux yeux que j'aimais,  
La boutique et la forge, Amour, où tu t'armais.  
Maintenant, de ton camp, cassé je me retire.

Je veux désormais vivre en franchise et tout mien :  
Puisque tu n'as gardé l'honneur de ton empire,  
Ta force n'est pas grande, et je le connais bien.

## XIII

## ÉPITAPHE DE MARIE

Ci reposent les os de toi, belle Marie,  
Qui me fis pour Anjou quitter mon Vendomois,  
Qui m'échauffa le sang au plus vert de mes mois,  
Qui fus toute mon cœur, mon bien et mon envie.

En ta tombe repose honneur et courtoisie,  
La vertu, la beauté, qu'en l'âme je sentais,  
La grâce et les amours qu'aux regards tu portais  
Tels qu'ils eussent d'un mort ressuscité la vie.

Tu es, belle Angevine, un bel astre des cieux :  
Les anges tout ravis se paissent de tes yeux,  
La terre te regrette, ô beauté sans seconde !

Maintenant tu es vive, et je suis mort d'ennui.  
Ah ! siècle malheureux ! malheureux est celui  
Qui s'abuse d'Amour et qui se fie au monde !

# TABLE

VIE DE MARIE DUPIN.....	1
-------------------------	---

## PREMIÈRE PARTIE

ÉLÉGIE A SON LIVRE.....	13
I. Ma Muse était blâmée à son commencement.....	23
MADRIGAL.....	24
II. Marie, vous avez la joue aussi vermeille.....	25
CHANSON.....	26
III. Jodelle, l'autre jour l'enfant de Cythérée.....	29
IV. Le vingtième d'avril, couché sur l'herbelette.....	30
V. Cependant que tu vois le superbe rivage.....	31
VI. Douce, belle, amoureuse et bien fleurante Rose....	32
MADRIGAL.....	33
MADRIGAL.....	34
CHANSON.....	35
VII. Aurat, après ta mort la terre n'est pas digne.....	40
MADRIGAL.....	41
VIII. Marie, qui voudrait votre nom retourner.....	42
IX. Marie, à tous les coups vous me venez reprendre.	43
X. Amour, étant marri qu'il avait ses sagettes.....	44
XI. Je veux, me souvenant de ma gentille amie.....	45
XII. Ma plume sinon vous ne sait autre sujet.....	46
XIII. Amour, quiconque ait dit que le ciel fut ton père.	47
XIV. Beauté, dont la douceur pourrait vaincre les rois.	48
XV. Amour qui si longtemps en peine m'as tenu.....	49

XVI. Fuyons, mon cœur, fuyons : que mon pied ne s'arrête.....	50
XVII. Ah ! que malheureux est celui-là qui s'empêtre...	51
CHANSON.....	52
CHANSON.....	54
XVIII. Mignonne, levez-vous, vous êtes paresseuse.....	55
XIX. Je ne suis variable, et si ne veux apprendre.....	56
XX. C'est grand cas que d'aimer ; si je suis une année.	57
XXI. Que ne suis-je insensible ? ou que n'est mon visage.	58
XXII. Morphée, s'il te plaît de me représenter.....	59
XXIII. Écumièrre Vénus, reine en Cypre puissante.....	60
XXIV. Cache pour cette nuit ta corne, bonne lune.....	61
CHANSON.....	62
CHANSON.....	63
XXV. Les villes et les bourgs me sont si odieux.....	65
XXVI. Amour, comme l'on dit, ne naît d'oisiveté.....	66
XXVII. Vous méprisez nature : Êtes-vous si cruelle.....	67
CHANSON.....	68
CHANSON.....	69
XXVIII. J'aime la fleur de mars, j'aime la belle rose.....	71
XXIX. Mars fut votre parrain quand vous naquîtes, Marie.	72
XXX. S'il y a quelque fille, en toute une contrée.....	73
CHANSON.....	74
XXXI. J'ai pour maîtresse une étrange Gorgone.....	75
XXXII. Sitôt que tu as bu quelque peu de rosée.....	76
XXXIII. Belle, gentille, honnête, humble et douce Marie...	77
MADRIGAL.....	78
XXXIV. Quand je vous vois, ma gentille maîtresse.....	79
XXXV. Mes soupirs, mes amis, vous m'êtes agréables....	80
XXXVI. J'ai cent mille tourments et n'en voudrais moins d'un.....	81
XXXVII. Si quelque amoureux passe en Anjou par Bour- gueil.....	82
CHANSON.....	83
LE VOYAGE DE TOURS OU LES AMOUREUX. THOINET ET PERROT.....	85
XXXVIII. Maîtresse, de mon cœur vous emportez la clef....	101

XXXIX. Quand je suis tout baissé sur votre belle face.....	102
XL. Je reçois plus de joie à regarder vos yeux.....	103
XLI. Si j'étais Jupiter, Maîtresse, vous seriez.....	104
XLII. Marie, ainçois mon ciel, mon sort et mon destin...	105
XLIII. Madame, baisiez-moi : non, ne me baisiez pas.....	106
XLIV. Comme d'un ennemi je veux en toute place.....	107
XLV. Astres qui dans le ciel ronez votre voyage.....	108
XLVI. Vos yeux étaient blessés d'une humeur enflammée.	109
XLVII. Ha ! que je porte et de haine et d'envie.....	110
CHANSON.....	111
XLVIII. Chacun qui voit ma couleur triste et noire.....	112
CHANSON.....	113
CHANSON.....	114
XLIX. Si vous pensez qu'Avril et sa belle verdure.....	115
L. J'ai désiré cent fois me transformer, et d'être....	116
LI. Tu as beau, Jupiter, l'air de flammes dissoudre...	117
LII. Veux-tu savoir, Brués, en quel état je suis?....	118
LIII. Quiconque voudra suivre amour ainsi que moi...	119
LIV. J'avais cent fois juré de jamais ne revoir.....	120
LV. Ne me suis point, Belleau, allant à la maison....	121
CHANSON.....	122
LVI. Si j'avais un haineux qui me voulut la mort.....	125
LVII. J'aurai toujours en l'âme attachés les rameaux...	126
MADRIGAL.....	127
CHANSON.....	128
LVIII. A Phébus, mon Grévin, tu es du tout semblable...	129
LIX. Marie, tout ainsi que vous m'avez tourné.....	130
CHANSON.....	131
CHANSON.....	132
LX. J'ai l'âme pour un lit de regrets si touchée.....	133
LXI. Caliste, pour aimer je crois que je me meurs....	134
LXII. Que dis-tu, que fais-tu, pensive Tourterelle.....	135
CHANSON.....	136
LXIII. Bien que ton œil me fasse une dure escarmouche..	138
LXIV. Amour, voyant du ciel un pêcheur sur la mer....	139
CHANSON.....	140
LXV. Je mourrais de plaisir voyant par ces bocages....	143

CHANSON.....	144
AMOURETTE.....	147
LA QUENOUILLE.....	149
CHANSON.....	151
LE CHANT DES SIRÈNES.....	158
CHANSON (1567).....	160
LXVI. (1572). En vain pour vous ce bouquet je compose.	163
ÉLÉGIE A MARIE.....	164
LXVII. Cesse tes pleurs, mon livre : il n'est pas ordonné.	170

## SECONDE PARTIE

### SUR LA MORT DE MARIE

I. Je songeais, sous l'obscur de la nuit endormie....	173
STANCES.....	174
II. Terre, ouvre-moi ton sein, et me laisse reprendre.	183
III. Alors que plus Amour nourrissait mon ardeur....	184
IV. Comme on voit sur la branche au mois de mai la rose.....	185
V. LE PASSANT ET LE GÉNIE.....	186
VI. Ha! Mort en quel état maintenant tu me changes!	187
VII. Quand je pense à ce jour où je la vis si belle.....	188
VIII. Homme ne peut mourir par la douleur transi....	189
IX. Deux puissants ennemis me combattaient alors ..	190
ÉLÉGIE.....	191
X. De cette belle, douce, honnête chasteté.....	199
XI. Je vois toujours le trait de cette belle face.....	200
XII. Aussitôt que Marie en terre fût venue.....	201
XIII. ÉPITAPHE DE MARIE.....	202



ACHEVÉ D'IMPRIMER

Le 30 avril 1897

PAR PAUL SCHMIDT

pour le

MERCURE

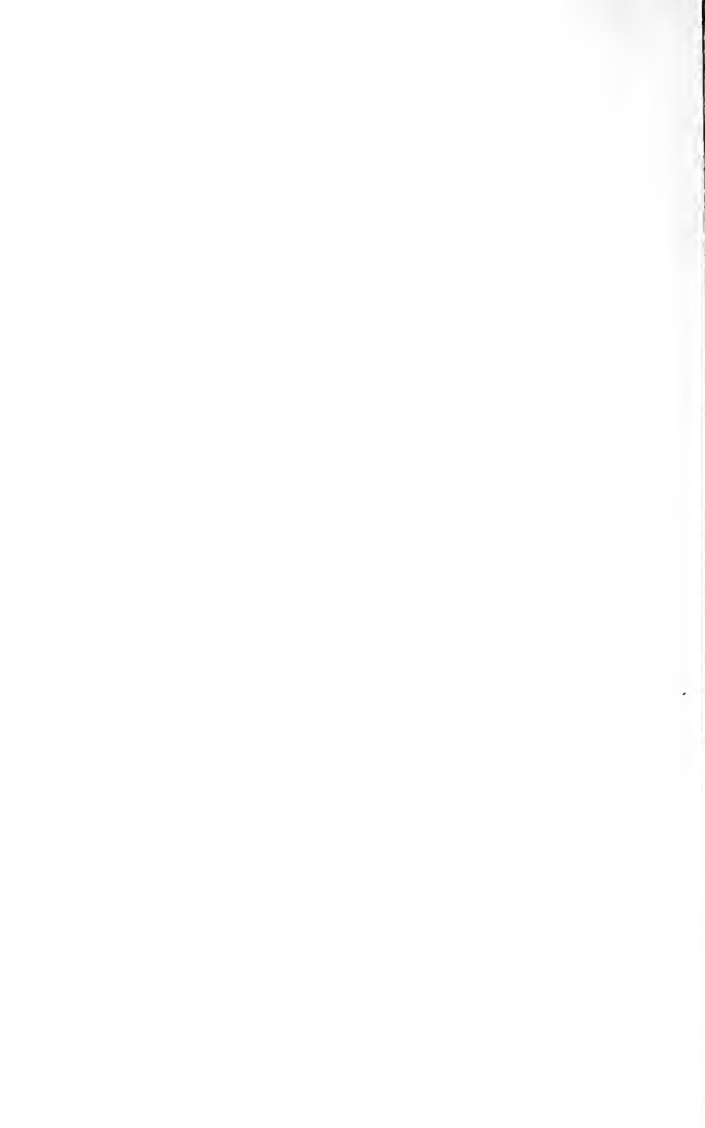
DE

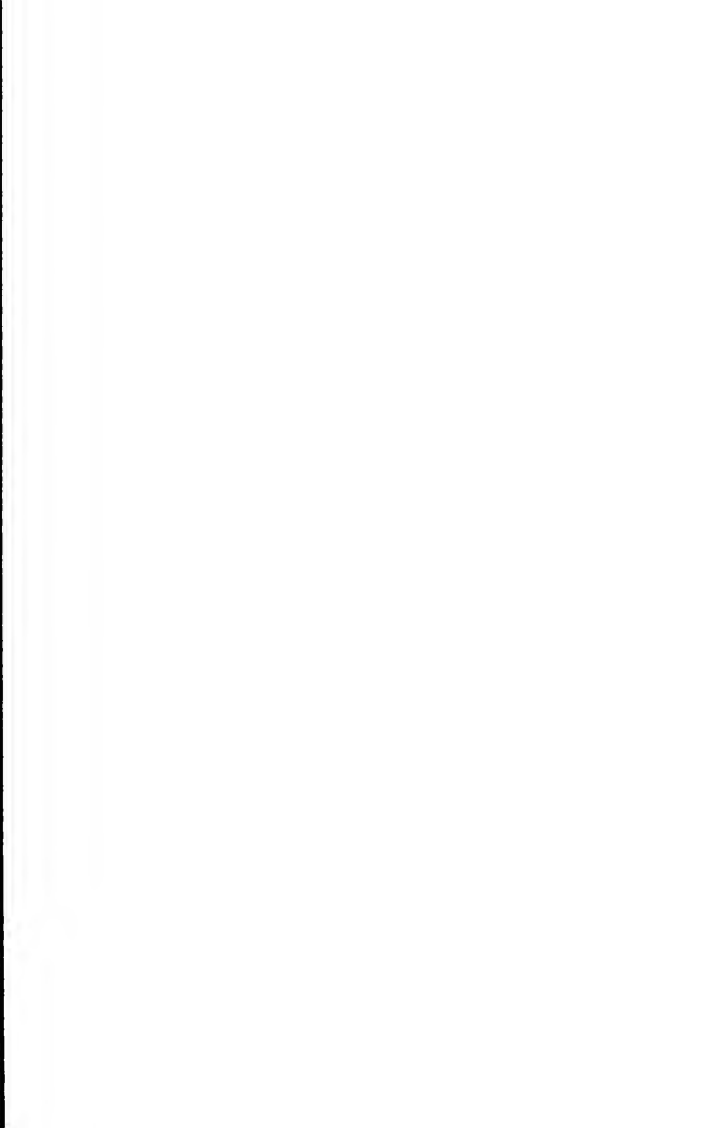
FRANCE

2353 404

4







Bibliothèques  
Université d'Ottawa  
Echéance

Uni

The  
rsity  
Do

JUL 17 2001  
JUL 20 2001

16 OCT. 1997

1237

CE PQ 1676

.A65 1897

C00 RONSARD, PIE LES AMOURS

ACC# 13E7658



a39003



003328373b





